

Le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Étranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2883-74

LE P. O. B. AUX MAINS DE L'ÉTAT

Les mésaventures de la Banque du Travail

Échec et mat... à la révolution!



La Banque du Travail, dont le Parti Socialiste était si fier, demande aide au gouvernement.

Tous les journaux en parlent abondamment, et comme il s'agit d'une banque socialiste sauvée par un gouvernement bourgeois, la presse bourgeoise en fait des gorges chaudes. C'est peu charitable, mais c'est humain.

Il n'y a que les lecteurs du « Peuple » qui ne soient pas informés. La politique du silence a encore des adeptes. Mais c'est la pire des politiques.

Quel tapage! dit le « Peuple » Notre banque a besoin d'une aide, c'est exact. Mais d'autres banques ont passé par là. C'est la crise. Nos entreprises la subissent également. La Caisse d'Épargne vient à notre secours. Est-ce la peine de sonner l'hallali?

Hélas! oui, c'est la peine. Parce qu'il est évident que les difficultés de la Banque du Travail ont d'autres conséquences que n'en aurait la faillite d'une entreprise purement capitaliste.

C'est, au surplus, ce que nous allons examiner brièvement et brutalement, sans euphémismes ni périphrases.

Nous sommes d'autant mieux à l'aise pour le faire que nous avons retardé d'en parler, attendant que le péril fût conjuré. C'est chose presque faite à présent, tout au moins en ce qui concerne les petits épargnants. Et la mésaventure n'a d'autres conséquences que d'ordre politique. Ce n'en est que plus grave, contrairement à ce que peuvent croire les apprentis-sorciers du capitalisme socialiste.

Les griefs qu'il faut faire au P. O. B., d'une part, et aux dirigeants de la Banque du Travail, d'autre part, sont clairs et précis: griefs politiques et griefs financiers.

Les voici exposés les uns et les autres, suivis de leurs conséquences.

GRIEFS POLITIQUES.

On peut reprocher au P. O. B. d'avoir fait ce qu'il a mission de combattre: du capitalisme, et qui plus est de l'avoir fait en mauvais capitaliste. L'un des fondements du socialisme, c'est la lutte contre

le capitalisme. Or, sans dénoncer officiellement cet objectif, voici que les socialistes commettent l'erreur de s'intégrer dans ce capitalisme qu'ils veulent détruire, et ce, de manière plus hasardeuse encore que les capitalistes qui, eux, du moins, n'avaient pas commencé par dénigrer ce qu'ils allaient réaliser!

La conséquence de ce bouleversement, la voici: alors que Marx pouvait dire que les prolétaires n'ont que leurs chaînes à perdre, les socialistes d'aujourd'hui conviennent qu'il n'en est plus de même, que les prolétaires ont à défendre leurs maisons du peuple,

leurs coopératives, leurs syndicats, leurs industries et leur Banque du Travail: ils ont beaucoup à défendre, et c'est pourquoi en cas de guerre ils marcheront, et c'est pourquoi aussi, quelles que soient les iniquités sociales, ils n'acceptent plus les risques d'une révolution.

De telle sorte que les prolétaires de ce pays ont ajouté aux chaînes du capitalisme celles que le réformisme leur a passées aux poings.

Ainsi toute la politique du P. O. B. s'est lentement modifiée et la voilà aujourd'hui tronquée, délimitée par le fait que le capitalisme y est inclus.

GRIEFS FINANCIERS.

Ce capitalisme socialiste avait sa citadelle: la Banque du Travail, banque puissante dans laquelle affluaient les dépôts chiffrant à certains moments à 420 millions de francs. Or, au même moment, ces dépôts étaient garantis par 63 millions de capital versé et de réserves.

Les griefs financiers se formulent aussitôt.

Il y a disproportion entre l'importance des dépôts (420 millions) et la garantie qu'offre la banque (53 millions). Le rapport entre les deux chiffres est de 1

à 8. C'est insuffisant quand on sait que ce même rapport est de 1 à 2 pour la Société Générale et de 1 à 3 pour la Banque de Bruxelles.

Autres griefs financiers: Montant excessif du portefeuille et des participations de la Banque par rapport au capital.

Insuffisance du capital versé par rapport au capital nominal: 5 millions sur 50, pratique condamnée et évitée par toutes les banques belges.

Immobilisation exagérée, par la Banque, de dépôts à court terme dans des investissements industriels à long terme.

ET LE VOILA LE PLAN DE MAN!

Plan et Banque du Travail

Toutes les idoles sont cruelles. Plus vous vous trompez sur leur nature réelle, plus elles vous tiennent et vous dévorent.

Le réformisme a adoré les idoles très basses, parfaitement dégoûtantes et inhumaines de la finance capitaliste.

Elles viennent de montrer toute leur ingratitude. D'un fameux coup de croupe, elles ont envoyé la Banque du Travail sous les griffes des maîtres gouvernementaux et financiers de l'heure.

Les réformistes que rien n'émeut, qui crânent à chaque nouvelle défaite, dont la conscience semble même s'alléger à mesure que s'allonge la liste de leurs monstrueuses erreurs et bêtises, disent: pas grave puisque la Banque est sauvée.

Les socialistes qui s'émeuvent, dont la conscience est troublée et que le doute travaille, disent: désastre!

Nous disons: justice, inmanquable justice. A chacun de périr par où il se trompe.

La Banque du Travail est sauvée, soit. Mais, grâce à quelles conditions, au prix de quels engagements? Grâce à la main secourable que Léopold III, M. de Broqueville et son équipe tendent aux chefs réformistes. Et à toutes les pattes d'or, tendues et serrées dans l'ombre, toutes ces mains unies sur qui plane le mystère.

Le Peuple nous dit que ça ne nous regarde pas. Les plus naïfs, cependant, comprennent que seule la frousse lui clot le bec.

Il est vrai que notre incurable idiotie politique ne nous permet pas de saisir pourquoi la classe ouvrière ne devrait pas savoir, n'a droit à aucune explication. Le roi sait, les ministres savent, les banquiers et leurs états-majors savent. Les chefs sociaux-démocrates, initiés aux occultes sacrements de la haute finance, savent. C'est assez. Le cochon de petit épargnant, dont on a roussi le dernier poil, ne doit pas savoir. Voici un communiqué de six lignes qui ne dit rien et laissez-vous griller. Le coopérateur et le syndiqué, eux non plus, ne doivent rien savoir.

La voilà, la démocratie!

Désastre disent les socialistes émus. Les avertissements, on peut le dire, ne leur ont pas manqué. Conséquences, ajoutent-ils, de vingt-cinq années d'erreurs. Non! Tout le réformisme n'a jamais été, d'un bout à l'autre, qu'une exécrable erreur et au surplus hypocrisie et méprisable caricature du socialisme.

Une caricature qui coûte cher. Non pas seulement en biens matériels. Il n'y a pas seulement les maisons du peuple et les autres bâtisses du réformisme qui sont hypothéquables et hypothéquées, on ne sait dans quelle mesure. Il y a le tragique galvaudage de toute idée nette du socialisme. Il y a le long mépris de tout effort révolutionnaire intelligent et désintéressé. Il y a la haine de la dignité et de l'in-

tégrité personnelle. Il y a toutes les irréalités de la démocratie bourgeoise, prêchées si longuement et tant de tenace malpropreté morale. Tout cela a accumulé un beau fumier sur lequel le Job du régime moderne n'a qu'à gratter toutes ses misères.

Ainsi le réformisme, avec ou sans Plan, stérilisé par Vandervelde et Ansegle, comme ils disent, ou retapé par De Man et ses bêtises disciples, est bien mort. Réformes de structure? Comprendons pas. Réformes de cercueil, oui: C'est tout ce qui reste politiquement, du réformisme P. O. Biste.

Où allons-nous, demande un des rédacteurs du nouvel organe hebdomadaire Plan, imaginé tout exprès par De Man pour séduire les classes moyennes. La bonne blague. Mais, c'est tout dit, tout démontré. Vers la « nationalisation du crédit » et le contrôle de la Société Générale par le krach de la Banque du Travail et son sauvetage par la bourgeoisie. Qui ne comprend pas? Et de fait, le Peuple nous dit que c'est exactement cela. Il acte, textuellement, un commencement heureux de la « nouvelle orientation du parti ».

Dès lors pourquoi encore ergoter: le plan conduit à la soumission systématique de toutes les œuvres ouvrières à la direction de l'Etat bourgeois. Cela présume les doux préceptes qui bientôt seront formulés. Que dis-je, d'où l'explication des lumineux arrêts déjà formulés actuellement, par vieux et jeunes, dans le P. O. B.:

La défense de toute idée strictement socialiste est une pure aberration. Quiconque se rendra coupable de telle folie doit être traité comme le pire ennemi. Celui qui parle de lutte ouvrière n'est qu'un provocateur hystérique.

Toute grève est une insulte au bon sens.

Toute idée de grève générale est un crime contre le Plan qui veut « une meilleure nation ».

La lutte des classes n'a jamais été qu'une immense dérisoire et c'est fini de rigoler. Tout le monde sait que ces commandements du pur réformisme — le mort qui parle — n'ont rien à voir avec la démagogie bourgeoise. Et que les représentants du gouvernement et des institutions financières, au cours de leurs négociations avec les chefs réformistes, n'y songent pas un seul instant. Ils passent les dizaines de millions, tout gentiment, avec sourires et courbettes.

Alors? Alors nous disons: et bien, le voilà le Plan De Man en pratique.

Que les messieurs d'université, les statisticiens en mal de faux chiffres et de calculs pour la frime, les amants métaphysiques de la balistique à pouf, les poètes en déroute qui peuplent les commissions du Plan y songent. Mais quel conseil nous échappe là. Ils n'ont cure des réalités, ces abstrauteurs d'économie dirigée. Pourvu qu'ils noircissent leurs papiers.

War VAN OVERSTRAETEN.

SITUATION DE LA BANQUE.

La situation de la Banque se présente donc comme suit:

Le capital versé et les réserves sont perdus. Les dépôts sont immobilisés dans des affaires industrielles de rendement faible ou nul.

Un crédit de 80 millions de francs accordé par l'A. N. I. C. (qui ne s'est pas intéressée seulement à la Minerva et aux affaires de la Société Générale, ainsi qu'on le voit) à diverses affaires contrôlées par la Banque du Travail a permis à celle-ci de dégelier une partie de ses fonds.

Mais cette somme fut insuffisante.

C'est alors que la Banque demanda l'aide du gouvernement et que celle-ci fut accordée: la Caisse d'Épargne consentira sans doute un prêt dont 10 millions déjà ont été versés.

D'autre part, il se pourrait que l'A. N. I. C. ouvre un nouveau crédit de 50 millions.

Ainsi serait sauvé l'avoir des petits épargnants, qui doit se monter à 50 millions environ. C'est là, on le sait, le seul souci du gouvernement. Quant à l'avoir des syndicats et coopératives, de l'ordre de 100 millions environ, il sera protégé, peut-être, mais on ne voit pas comment. Et de toute manière les coopératives ne peuvent plus, pour l'instant, le retirer librement.

DONNANT DONNANT!

On s'est demandé quelles promesses avait pu faire le P. O. B. pour décider le gouvernement à lui venir en aide.

Nous croyons bien que sur le

AVIS AU LECTEUR

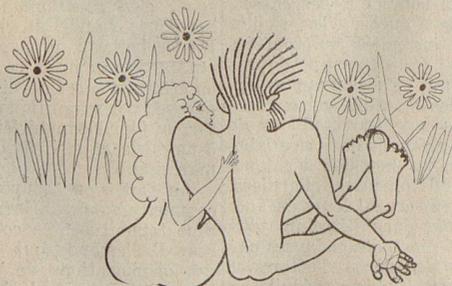
Comme l'an dernier, en raison des vacances de Pâques, LE ROUGE ET LE NOIR ne paraîtra pas mercredi prochain.

APRÈS LA FAUTE

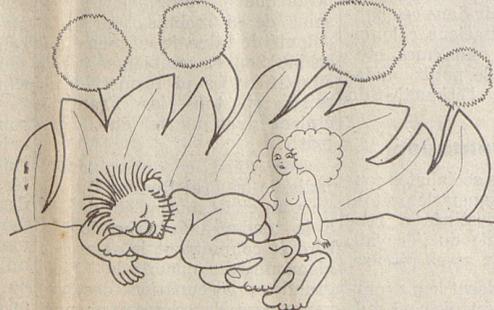
PAR LÉO CAMPION



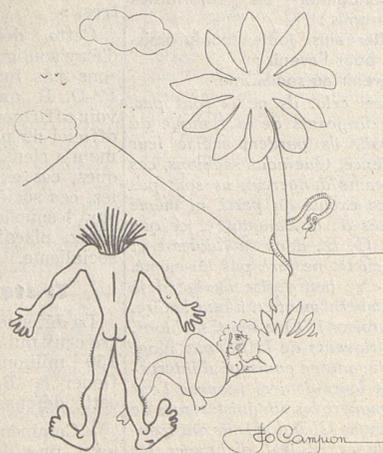
ADAM. — Jure-moi que je suis le premier...



EVE. — Promets moi de ne jamais aimer une autre femme...



EVE. — On a raison de dire que les hommes sont tous les mêmes...



ADAM. — Et puis zut! Retourne chez ta mère!

plan politique aucune promesse n'a été faite ni demandée. Pour la raison bien simple que ce n'était d'aucune utilité, ainsi qu'on va le voir.

En garantie du prêt de 150 millions, on déposerait à la Caisse d'Épargne les titres de propriété des Maisons du Peuple. De plus, il est entendu que ce prêt doit servir à rembourser les petits épargnants, mais que coopératives et syndicats s'engagent à ne pas retirer leurs fonds.

Dès lors on comprend que le gouvernement n'a nul besoin de garanties d'ordre moral ou politique, d'autant moins que ces garanties risqueraient de soulever les ouvriers et de les incliner plus sûrement vers le communisme.

Les Maisons du Peuple appartiennent encore au peuple, mais il ne peut en disposer ! L'avis des syndicats appartient bien aux syndicats, mais ils ne peuvent en disposer !

Le P. O. B. est pratiquement aux mains du gouvernement. Les prolétaires ont recouvré leurs chaînes !

CONSEQUENCES.

Les conséquences ? Mais elles tiennent en peu de lignes.

La Caisse d'Épargne — et vous entendez bien que c'est l'État — dispose à son gré des Maisons du Peuple. Le jour où un gouvernement fasciste déclarera illégal le parti socialiste et voudra s'emparer des Maisons du Peuple, il n'aura pas à les prendre de force : aucune mitrailleuse, aucune formalité, il suffira d'un huissier.

Quant à l'armée suprême des travailleurs, la grève générale, il n'en est plus question : coopératives et syndicats (ceux du moins qui commirent l'imprudence de prendre pour banquier la banque de leur parti) ne disposent plus librement de leur avoir. Comment dès lors alimenter une grève ?

Et voilà pourquoi depuis longtemps le P. O. B. s'oppose à toutes les grèves, et voilà pourquoi il s'y opposera davantage encore dans l'avenir.

La révolution est faite, mais c'est l'État qui l'a gagnée, sans barricades et sans émeutes. C'est du beau travail. Et il est bien vrai que la révolution est différente dans chaque pays. Chez nous, cela pourrait s'appeler : contre-révolution préventive.

LES RESPONSABLES.

Est-ce à dire que la cause ouvrière est à jamais perdue ? Évidemment non. Parce que, quand luira le grand soir problématique, les gueux de ce pays se soucieront fort peu de savoir où se trouvent les titres de propriété de leurs maisons du peuple. Et l'huissier qui viendrait pour les en déloger pourrait passer quand même un fort mauvais quart-d'heure. Mais théoriquement et légalement, c'est bien la fin, et les réformistes du P. O. B. qui veulent encore s'en tenir à la légalité devraient en convenir plus que quiconque.

Ce sont bien eux les responsables qu'une politique de soumission et de compromission a menés où ils sont, et avec eux, le parti. Dans un régime fasciste, la mauvaise gestion de la Banque du Travail, plus les malversations d'Aubry, plus la mégalomanie des coopératives, vaudraient aux chefs responsables la prison et la déportation. Il faut le dire ainsi parce que c'est ainsi.

Au moins en conviennent-ils ? Il ne le semble pas. Parce que s'ils en convenaient, voilà ce qu'ils auraient fait, et qu'ils peuvent faire encore :

Reconnaître publiquement et loyalement leurs fautes et leurs erreurs ;

Abandonner la Banque du Travail dont les déposants eussent sans doute été sauvés quand même, sans compromettre la vie politique du parti ;

Abandonner les réformistes compromis ;

Éviter ainsi toutes compromissions pour l'avenir ;

Revenir au socialisme.

Mais cela, ils ne le font pas. Aux dirigeants de la Banque du Travail, ils gardent même leur confiance. Que nous sachions, ces dirigeants dangereux ne sont pas encore exclus du parti, ni même chassés de la Banque (et ce que le P. O. B., dans sa faiblesse et sa lâcheté, ne fera pas lui-même, la presse bourgeoise l'exige déjà du gouvernement et, il faut le dire, avec raison). Que nous sachions, les dirigeants de la Banque n'ont pas davantage envisagé d'intervenir de leurs deniers (comme l'ont fait naguère les administrateurs de la Banque Chaudoir) : ils ont trouvé plus expédient d'engager les Maisons du Peuple ! Que nous sachions, aussi, aucun Congrès

extraordinaire n'est encore convoqué pour prendre les décisions qui s'imposent. Que nous sachions enfin, les seules imprécations qui montent du sein du P. O. B. sont à l'adresse de l'extrême-gauche du parti, la fraction la plus saine dont on se demande ce qu'elle va décider. Parce qu'enfin, il semble bien qu'elle ait le droit, aujourd'hui, et le devoir, d'élever la voix.

Il est piquant de se souvenir ici du mot célèbre du père Ansele à l'adresse de Spaak : « Taisez-vous, petit avocat ! » Quelle revanche pour celui-ci, et va-t-il enfin répondre : « Grand financier, allez-vous en ! » ?

Aujourd'hui, face au désastre, la classe ouvrière reste là les mains vides. Ce sont ces mains-là qui façonneront l'avenir. Mais de grâce, qu'on agisse : avec le P. O. B. s'il veut revenir à son destin, sans le P. O. B. s'il reste aveugle et égaré.

C'est alors seulement qu'on verra ce miracle : tous les vrais socialistes unis dans une croisade pour le vrai socialisme.

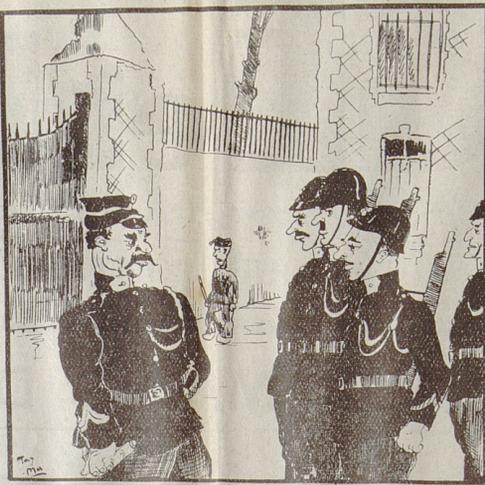
Et ce jour-là, les socialistes seront peut-être plus nombreux qu'aujourd'hui.

Pierre FONTAINE.

P. S. — Cet article a été écrit dimanche. On voudra bien en tenir compte, parce qu'il est probable qu'à l'heure de sa parution, les éléments de l'affaire seront mieux connus et qu'une décision aura été prise.

Un ancien Président du Conseil, qui sera de nouveau, homme modéré, intégral, et dont le patriotisme ombrageux est connu, disait récemment en conversation privée : « J'ai le chagrin de déclarer, après trente années de vie politique, que la presse française est toute entière vénale. Les journaux qui ne sont pas stipendiés par une ambassade, par un pays étranger — c'est, hélas ! le cas d'un très grand nombre, et parmi les plus importants, — sont à la solde des groupements financiers, des banques, des Partis. Un homme d'État qui n'est pas capable de déchiffrer la presse étrangère, qui ne lit pas l'allemand, l'anglais, l'italien et même le hollandais, cet homme là est prisonnier des forces de corruption, des congrégations financières et de la propagande étrangère dont nos journaux sont les agents serviles. »

Jean-Richard Bloch.



— Grèves dans les textiles, grèves dans les charbonnages, tas de veinards ! voilà l'occasion de vous distinguer. (Dessin de Ray-Mu.)

En France comme en Belgique

La Presse vendue

Un bilan édifiant

Aux documents que nous avons publiés sur la presse viennent s'ajouter ceux que révèle un article de Georges Valois paru dans Chantiers coopératifs du 11 février. Ce singulier tableau de la grande presse et des intérêts qu'elle représente est trop édifiant pour que nous ne le reproduisions pas.

La presse, autrefois, c'était les feuilles des chefs directs de l'opinion, des chefs de parti.

Aujourd'hui, il n'y a plus de presse d'opinion. Hors le Populaire, l'Humanité et le Peuple, à Paris, la presse appartient aux banques et aux grands comités économiques. Finalement, c'est deux groupes, et au-dessus de ces deux groupes, quelques hommes dont la puissance constitue le plus grand des périls pour une nation.

Le Temps, c'est le Comité des Forges et le Comité des Houillères, c'est-à-dire M. de Wendel, M. de Peyerhinhof, M. Lambert-Ribot, ceux que l'on nomme les fabricants de canons — le charbon et la métallurgie.

La Journée Industrielle, c'est tous les Comités industriels réunis, Forges, Houillères, Tex-

tiles, Soie, Réseaux, Assurances, etc., etc.

L'Intransigeant, M. Louis Louis-Dreyfus, banquier, exportateur et importateur de grains

Paris-Midi et Paris-Soir, M. Jean Prouvost, représentant le textile de Roubaix-Tourcoing.

L'Ordre, le Comité des Forges.

L'Homme Libre, la Banque de Paris.

La Volonté, la Liberté, tantôt un groupe, tantôt l'autre.

L'Action Française à demi contrôlée par les deux groupes (Forges et Banque de Paris), jouant son jeu entre eux, mais maintenue sur une ligne d'où elle ne peut plus s'écarter.

Le Matin, de Bunau-Varilla et de Sapène, l'Echo de Paris, de Simond, le Petit Journal, de Raymond Patenôtre, le Petit Parisien, des Dupuy, le Journal, de Darblay et Finaly, ce sont les journaux liés avec l'Agence Havas pour le partage des cinq cents millions de publicité que ladite agence distribue bon an, mal an.

L'Œuvre, c'est aujourd'hui l'Agence Havas, dont l'administrateur délégué, Pierre Guimier est à la fois à la direction

effective du Journal et de l'Œuvre.

Au-dessus de toutes ces puissances, l'Agence Havas, distributrice de la publicité, et qui pratiquement contrôle toute la presse de Paris.

En dehors de la surveillance de l'Agence Havas et du Comité des Forges, aucun journal ne peut paraître : ceux qui ont essayé ont été ou ont disparu : l'Œuvre, de Téry, le Quotidien, combattus avec acharnement par l'Action Française quand ils étaient libres, sont passés sous le contrôle ou entre les mains de l'Agence Havas ; le Nouveau Siècle, combattu violemment par l'Action Française, a disparu ; l'Ami du Peuple, qui lutta si brillamment contre le consortium, est aujourd'hui sous le contrôle de l'Agence Havas.

Enfin, au-dessus de l'Agence Havas, le grand maître de la finance, Horace Finaly, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, la Banque d'affaires la plus puissante de France, Horace Finaly, l'homme que personne n'ose nommer, l'homme que François Coty, son plus grand adversaire, vaincu aujourd'hui, n'a jamais osé nommer, pas même au temps du plus grand essor de l'Ami du Peuple.

En résumé, au sommet de ce prodigieux édifice de la presse de Paris, construit depuis la guerre, deux hommes, l'un roi de la Finance, M. Finaly, l'autre roi de l'acier, M. de Wendel, et leurs collaborateurs immédiats, M. Léon Rénier et M. Pierre Guimier, à l'Agence Havas, avec M. Finaly, — M. Lambert-Ribot, au Comité des Forges, avec M. de Wendel.

Rien d'important ne peut passer dans la presse de Paris sans l'autorisation de ce directoire, où M. de Wendel et M. Finaly ont le dernier mot, et où, pratiquement, M. Finaly l'emporte.

Il y a eu un temps où ces deux rois étaient en lutte. L'an dernier, M. Finaly porta un coup terrible à la Banque de M. de Wendel, l'Union Parisienne. Après quoi, la lutte prit fin.

L'accord entre les deux groupes est aujourd'hui total. C'est une des grandes surprises de ces dernières années que cet accord du capitalisme industriel à tendances nationalistes, celui de M. de Wendel, avec le capitalisme financier à tendances internationales, celui de M. Finaly.

Les Amis du Rouge et Noir

A Bruxelles et en province

A la suite de l'appel que nous avons lancé dans notre dernier numéro, de nombreuses réponses nous sont parvenues. Dès que nous aurons achevé le travail de préparation nécessaire, une première assemblée générale sera convoquée.

Pour ceux qui n'auraient point lu notre appel, résumons-le brièvement :

Le ROUGE ET NOIR n'émergeant au budget ni d'un parti politique, ni d'une banque, ni d'une entreprise de métallurgie, ni d'une ambassade, ne peut entreprendre le travail de diffusion et de propagande qu'exigent les idées qu'il défend et ses conditions d'existence matérielle.

C'est afin de pallier à cette difficulté que nous créons les groupements d'AMIS DU ROUGE ET NOIR ; ce que quelques-uns ne peuvent accomplir, ensemble nous le réussirons. Parallèlement à cette action matérielle, LES AMIS DU ROUGE ET NOIR se proposent une activité culturelle par l'organisation de conférences, manifestations d'art, etc.

Ainsi, trois objectifs précis sont fixés à ces groupements :

- 1) Le rapprochement des lecteurs du ROUGE ET NOIR au sein d'un groupement d'amis ;
2) La diffusion du journal ;
3) La défense des idées qui nous sont communes.

Les lecteurs désireux de s'affilier au groupement d'AMIS DU ROUGE ET NOIR de Bruxelles sont priés d'écrire à Mil Zankin, 11, rue Hector Denis, Bruxelles.

De même, les lecteurs de province désireux de se voir mettre en contact en vue de la constitution de groupements locaux, sont invités à écrire à la même adresse.

A propos de REX et de M. Degrelle

Nous lisons dans la Nation Belge :

Des lecteurs nous demandent des nouvelles des tapageurs hebdomadaires qui usèrent trop longtemps le patronage de l'A. C. J. B. et dont Mgr Picard dut, on s'en souvient, désavouer les grossières attaques contre la Nation Belge. Nous sommes en mesure de satisfaire cette légitime curiosité.

Contre les fantasmes ruineux d'un « manager » dont le moins qu'on puisse dire est que ses capacités d'administrateur ne sont pas précisément à la hauteur de ses ambitions désordonnées, les publications en question sont protégées désormais par la vigilance d'un créancier qui contrôle quotidiennement leur administration. Des mesures efficaces ont été prises, d'autre part, pour mettre fin à leurs incartades dans le domaine politique.

Nos lecteurs auront compris qu'il s'agit de Rex et de M. Degrelle. Ils se souviendront à ce propos qu'il y a un an quand nous avons ouvert une souscription pour venir en aide au Rouge et Noir qui était en péril, le même Léon Degrelle s'est mis à jubiler des semaines durant dans son canard et, oublieux de toute charité chrétienne, il exécuta avec des grâces de chef sioux une danse du scalp assez cocasse : « Bravo ! a-t-il écrit en substance, Dieu soit loué ! Le Rouge et Noir va crever ! Réjouissons-nous ! Il n'est que temps ! Qu'il crève, nous ne le regretterons pas ! »

Or, voilà : le Rouge et Noir vit toujours et il semble bien que Rex et son bouillant directeur soient assez mal en point. Sic transit...

Nous serons moins cruels que ne le fut le sieur Degrelle et nous nous bornerons à l'assurer de notre vive commiseration.

La mare aux scandales et le Docteur Vachet

Notre stupeur fut grande à la lecture des dernières informations de l'affaire Stavisky. Le nom du docteur Vachet s'y trouve mêlé à d'autres noms avec une singulière insistance. Certains nous demandent ce que nous en pensons.

Nous répondrons fort nettement que jusqu'à présent nous n'en pensons rien et que nous attendons les événements pour porter un jugement.

Si le docteur Vachet est coupable, nous le jugerons plus sévèrement que quiconque.

Parmi les cinq cents personnalités qui ont déjà parlé à notre tribune, il peut s'en trouver d'indignes, comme il s'en trouve dans tous les partis, dans toutes les assemblées.

A noter que ce qui précède vaut également pour M. Petitjean qui fut des nôtres, aussi.

P. F.

DE DEUX CHOSES L'UNE



Où est le socialisme ?

Dans un des nombreux articles destinés à rassurer les braves gens qui ont confié des fonds à la Banque du Travail, le Peuple affirme que « le socialisme n'a rien à voir dans les difficultés que rencontrent les entreprises patronnées par la Banque Belge du Travail au même titre que toutes les autres. »

Cette déclaration méritait d'être soulignée et nous connaissons pas mal de membres du P. O. B. qui se réjouiront de voir affirmer enfin par l'organe officiel du parti que le socialisme n'a rien à voir dans ces banques, ces exploitations coloniales, ces sociétés anonymes, etc., sur lesquelles de petits audacieux plaçaient l'étiquette du socialisme.

Triste plaidoyer

La défense des socialistes contre ceux qui attaquent le prêt de 150 millions destinés à renflouer la Banque du Travail, cette défense est assez pitoyable.

« Comment, disent leurs journaux, on a donné trois cent millions à une société que nous ne voulons pas nommer, cent mil-

lions à tel autre entreprise qui ne vaut pas d'être citée, des centaines de millions à un tas d'autres firmes qu'il serait indécemment d'appeler par leur nom. Nous n'avons jamais rien dit ; vous avez croqué la poule sans la faire crier et pas de danger que nous ameutions l'opinion publique. Aujourd'hui, qu'il s'agit de la Banque du Travail vous menez un tapage indécent. Ce n'est pas chic, vous ne respectez pas les règles du jeu... »

Nous ne savons quel effet produira cette défense auprès des banquiers, mais ce que nous pouvons prévoir c'est l'excellente impression qu'elle fera sur la classe ouvrière et sur la classe moyenne.

Plus de pékins, scrognoleu !

Le maréchal Pétain parlait — si on peut dire — au cours d'une cérémonie à la Sorbonne, a prononcé les admirables paroles que voici :

« Quel devrait être l'élément fondamental de la défense nationale ? C'est le souci qu'aurait chacun d'être prêt à courir au poste que lui assignent les besoins de la mobilisation et la volonté de faire de lui-même un soldat. Songez combien seraient simplifiés les problèmes militaires si tous les Français étaient dans un tel état d'esprit... »

C'est bien ce qu'exprimait, jadis, le général Boum : Quand tous les civils auront été passés à la tondeuse à barbe double zéro et connaîtront le salut réglementaire, quand la plus grande préoccupation des vivants sera de se réserver une mort glorieuse, quand tous les sales pékins se seront bien vis-

sés dans la tête que la paix ne sert qu'à préparer la guerre, alors, mais alors seulement, la défense nationale sera assurée avec un maximum d'efficacité.

La plus belle chose...

Il n'y a pas que le maréchal-ministre français qui travaille du képi. Son voisin, le Duce, ne lui cède en rien et œuvre avec une égale vertiginosité. Il ne discourt point en Sorbonne, le Mussolini, mais à Florence où il a déclaré devant une multitude d'imbéciles en extase : « Les paroles sont une belle chose, mais les fusils, les mitrailleuses, les navires, les avions et les canons sont des choses encore plus belles... »

Comme l'agence de presse ne nous transmet qu'un texte tronqué, il est probable que le Mussolini qui fait baver d'envie nos petits fascistes nationaux, a poursuivi en ces termes : « La paix c'est une belle chose, des cités actives, des champs aux moissons abondantes, des hommes uniquement soucieux d'assurer aux leurs des perspectives de vie saine, honnête, joyeuse, tout cela sont de belles choses, mais la guerre, les villes broyées, incendiées ou étouffées sous une épaisse nappe de gaz asphyxiant, les campagnes désertes, les eaux des sources rompues par les bouillons de culture préparés dans nos laboratoires, les hommes déchiquetés sur d'immenses charniers, des mères serrant leurs enfants pantelants dans l'étreinte ultime de la mort, des cadavres par millions, des siècles d'efforts et de patient labeur réduits à néant, cela, oui, tout cela, ce sont de plus belles choses... »

L'agence de presse a eu tort



de couper cette seule conclusion logique.

Mais, dites, votre impression est-elle aussi que la direction des peuples est confiée à une bande de fous furieux ?

Et la jeunesse, mille bombardés !

Il faut encore faire autre chose, a ajouté le même Pétain. « Il y a deux buts à atteindre en France :

« Donner à l'enfance une santé physique et morale à toute épreuve ;

« Développer, au sein de la jeunesse, le goût et la connaissance des choses militaires, pour la préparer à l'accomplissement du plus sacré devoir. »

Autrement dit : Mamans, éduquez vos gosses avec le seul souci d'en faire un jour une héroïque viande à charniers. Dès le berceau, préparez votre enfant à accomplir ce qui est, en effet, un sacré devoir, et à la perspective magnifique de servir, un jour, de matériel humain à un quelconque vieux crétin de maréchal.

Au fait, vous souvenez-vous comme, naguère, Herriot-à-lapipe tonnait contre ces barbares d'Allemands qui créaient des organisations de préparation militaire pour la jeunesse ?

M. Herriot est-il d'avis, aujourd'hui, que le maréchal Pétain est un barbare ?

Sur les traces d'Arthur Rimbaud (*)

Un poète maudit et sa légende

PAR ROBERT GOFFIN



ARTHUR RIMBAUD
par Fantin-Latour

Dans le *Courrier des Ardennes*, du 19 décembre 1891, voici une lettre d'Isabelle Rimbaud, probablement inconnue par tous les Rimbaudiens et qui est d'une importance exceptionnelle, car elle démontrera avec évidence le soin religieux avec lequel Isabelle a arrangé la légende de son frère de façon à en fabriquer un poète le moins vagabond et le moins voyou possible. Je la cite en entier car on devra y revenir lorsqu'on étudiera plus tard ce qu'on croyait être la vérité parce qu'Isabelle Rimbaud l'avait dit.

Monsieur le Rédacteur
du Petit Ardennais,

Je n'ai pas l'honneur d'être abonné à votre journal, mais un voisin complaisant m'apporte celui daté du 15 décembre et m'indique l'article y inséré au sujet d'Arthur Rimbaud.

Arthur Rimbaud a été, en effet, le plus brillant des élèves du collège de Charleville et pendant des années, il y a remporté tous les premiers prix sans aucune exception, ainsi qu'excellence, concours de Douai, hors-concours, etc.

En 1870, ses études furent interrompues par la guerre. L'un de ses professeurs l'emmena à Paris et le présenta à M. Théodore de Banville et Verlaine; ceux-ci furent frappés de l'intelligence de cet enfant de 15 ans et lui firent écrire quelques poésies dont plusieurs sont de véritables petits chefs-d'œuvre; mais jamais il ne vint à l'esprit d'Arthur Rimbaud de faire publier ses vers ni d'en tirer gain ni célébrité; s'ils ont été publiés, c'est à son insu, jusqu'à la dernière période de sa vie il a ignoré cette publication et il a fallu, pour le lui apprendre, que plusieurs hommes de lettres autorisés tels que M. Paul Bourde, du journal *Le Temps*, Jules Mary, Th. de Banville, etc., lui en fissent par écrit ou de vive voix, leurs félicitations.

Vous parlez de prix vendus, de montre engagée; ces reliques de la première jeunesse d'Arthur Rimbaud remplissent la maison de sa mère. Je ne sais où l'auteur de l'article a pu trouver ces histoires de commerce, de Mazas, mêlées à une invraisemblable légende de misère noire; tout cela est un abominable tissu de contes injurieux.

De 1871 à 1873, Arthur Rimbaud a continué ses études non plus dans un collège, mais avec différents professeurs particuliers et tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; en 1874 et 1875, il fut professeur lui-même à Londres et aux environs de Paris; sa famille fit avec lui de longs séjours dans ces deux capitales; il y avait déjà longtemps à cette époque (1875) qu'il ne s'occupait plus de Paul Verlaine ni de sa poésie. Le misérable qui a écrit que Arthur Rimbaud a extorqué de l'argent à sa mère pour aller en Allemagne a menti impudemment. Sa mère le plaça elle-même dans une institution franco-allemande à Stuttgart pour y apprendre la langue allemande; quand il la connut

couramment au bout de quelques mois, sa mère le fit aller à Milan pour étudier la langue italienne et lui tint compagnie quelque temps dans cette ville.

Le savonnier de la Cyclade, l'engagement carliste, l'imagination absurde et mensongère. Quand il n'eut plus que faire à Milan, il voulut faire à pied le voyage de la Corniche; à la suite de cette fatigue excessive, il devint malade et dut s'arrêter quelques jours à l'hôpital à Marseille.

A Vienne, il fut volé, en effet, de tout son argent — 1.000 francs — par un individu qui s'était attaché à ses pas pendant le voyage (qui sait quel était cet individu?) et se trouvant de cette façon sans ressources, il dut naturellement faire — sans mendier cependant — sa déclaration à la police et au consulat qui lui fournirent les fonds nécessaires pour son retour en France.

Rimbaud n'a jamais visité l'île de Sumatra. Un Hollandais connu par lui à Londres et engagé dans l'armée des colonies, lui fit certain jour une description enchantée de l'île de Java, et le sollicita d'y aller avec lui. Pour faire économiquement le voyage, Arthur Rimbaud s'engagea comme mousse à bord du même navire qui emportait son ami. J'ignore si ce dernier a déserté et s'il a touché la prime; il y a, évidemment, à ce sujet, une erreur et une substitution de personne, Arthur Rimbaud n'ayant jamais été au service de la Hollande.

Quant au métier de collectionneur, je ne sais en quoi il peut consister et je suis certain qu'Arthur Rimbaud ne l'a jamais exercé. De l'île de Java, il regagna l'Europe par le Cap de Bonne-Espérance, sur un navire anglais qui l'avait pris à bord en qualité d'interprète. D'Angleterre, il ne revint pas en France; il visita les côtes du Danemark, de la Suède et de la Norvège, puis revint par mer jusqu'à Bordeaux sans passer le moins du monde par Hambourg.

En 1878, Arthur Rimbaud entendit parler de grands travaux exécutés (pour le compte de la Grèce, je crois) dans l'île de Chypre. Il était à ce moment fixé sur son avenir et sa vocation, son activité dévorante et son goût des voyages perpétuels l'inclinèrent à aller chercher sa position au delà des mers. Il fit à Chypre, chef de chantier sous la direction de MM. Thiel et Cie, ingénieurs; il y demeura une année environ, la dissolution de l'entreprise Thiel le força seule à quitter ces messieurs qui lui donnèrent des références excellentes. Je n'arrête; mais quel est donc ce M. D... qui sait si bien outrage les morts? Si cet individu voulait saloir Arthur Rimbaud, il aurait donc bien dû l'attaquer de son vivant, alors qu'il pouvait se défendre. D'un autre côté, cet homme, qui se prétend si bien informé, se serait donc attaché comme l'ombre à sa victime (victime-cadavre) pour savoir de tels détails de sa vie?

Mais pour finir, je vois que M. X... n'est pas mieux renseigné que M. D... et je plains M. Vanier (?) d'avoir affaire à d'aussi piètres reporters. Jamais Arthur Rimbaud n'a fait le commerce de cotons et de peaux, jamais il n'est parti avec aucune caravane, jamais il n'a fait de chute malheureuse; jamais il ne s'est cassé la jambe; jamais il n'a été amputé à Aden; jamais dans son voyage de retour, il n'a rencontré le voyageur du Tonkin à qui il ait compté sa bourse, cela est vraiment trop stupide.

Voici la vérité sur la dernière période de la vie d'Arthur Rimbaud (et nous avons, Dieu merci, de tout ceci de nombreuses et palpables preuves). En 1880, un gentleman anglais dont les fils avaient reçu d'Arthur Rimbaud des leçons de langues, émerveillé des connaissances presque universelles du précepteur de ses enfants, l'emmena à Aden et lui procura comme né-

gociant une position très honorable dans une maison française; au bout de trois ou quatre ans, Arthur Rimbaud qui avait enfin trouvé son élément, était arrivé dans le haut commerce de cette ville à une réputation d'habileté et d'honnêteté exceptionnelles. Bientôt il fut l'associé du négociant qui l'avait d'abord employé et qui avait su l'apprécier, et fonda, au Harrar (Afrique Orientale), un comptoir qui domait le ton à tous les marchés de l'Abyssinie, du Choa, etc. Les produits principaux de son commerce étaient le café et l'ivoire, puis en moindre proportion, l'encens, l'or en lingots, etc.

Jamais, de l'avis unanime de tous les Européens établis dans ces régions, on n'avait vu pareille activité, pareil courage; vénéré et chéri par les indigènes, estimé par les blancs, sa probité et sa bonté jointes à la pureté de ses moyens l'avaient rendu l'arbitre habituel de tous ceux entre lesquels quelque différend s'était élevé. Toujours avide de s'instruire et de voir, il visitait les montagnes et les vallées et bien des points de ces régions n'ont été explorés que par lui. M. Paul Soleillet fut son ami intime ainsi que plusieurs autres explorateurs et auteurs de livres remarquables. La Société de Géographie lui fit à plusieurs reprises des avances flatteuses pour l'engager à publier aussi des récits et descriptions de voyage. La mort ne lui laissa pas le temps de réaliser les espérances de ses amis; il succomba pour ainsi dire à la peine; les fatigues

excessives et une tendance particulière du climat de ces pays, développèrent une tumeur arthritique dans le genou droit; dur de sa personne, il négligea de se soigner à temps et quand, vaincu par la maladie, il revint se faire opérer à Marseille, il était trop tard. L'amputation fut faite et guérit rapidement, mais une récidive de la tumeur se déclara presque aussitôt dans l'aîne et la hanche; au bout de quelques mois, il était mort... et mort comme un saint, à Marseille, à l'hôpital de la Conception où je l'ai assisté et soigné jour et nuit pendant trois mois.

Telle est la vérité sur la vie et la mort d'Arthur Rimbaud. J'espère, Monsieur, que puisque vous avez publié le récit outragé et fantaisiste, vous voudrez bien aussi insérer dans votre journal un récit véridique de loyauté, la plus élémentaire politesse fait un devoir de réparer l'injure que vous avez faite, involontairement, je veux le croire, à un mort qui mérite le respect.

Je vous salue et je signe sans me cacher derrière aucune initiale, comme se cachent ceux qui profanent les morts.

Isabelle RIMBAUD.

La même protestation paraît dans le *Petit Ardennais* vers la même date avec une note signée Henri Legret où ce dernier s'excuse en disant qu'il n'a pas voulu faire de tort à Rimbaud, qu'il est, au contraire, content que son article ait permis à Isabelle de remettre les

choses au point, qu'il est persuadé qu'elle a raison, etc....

Et enfin, pour la bonne bouche, dans le numéro du *Courrier des Ardennes*, du dimanche 27 et du lundi 28 décembre 1891, un dernier entrefilet:

* ATTIGNY. — Une protestation.

Monsieur Frédéric Rimbaud, frère du poète de ce nom, nous adresse la lettre suivante, dont il sollicite de nous l'insertion:

Monsieur le Rédacteur,

Obligé de sortir de la réserve que m'impose ma situation, je suis forcé de confondre les langues mensongères qui prétendent que je serais soit l'auteur ou l'instigateur de l'article qui a paru dans le *Petit Ardennais* concernant Arthur Rimbaud, mon frère.

Que la personne qui a rédigé l'article signe son nom, comme l'a fait dans sa réponse, Isabelle Rimbaud, réponse que j'approuve et que je loue comme frère du poète.

Malgré les quelques confidences qu'il m'a faites, je ne connais rien d'exact dans le récit fantaisiste du *Petit Ardennais*.

Je vous serais bien obligé, Monsieur le Rédacteur, de publier ma lettre pour prouver que jamais je n'ai fourni aucun renseignement concernant mon frère Arthur Rimbaud.

Recevez mes salutations.

Frédéric RIMBAUD

« Domestique à Attigny, frère du poète Arthur. »

Je me garde de solliciter les textes et de conclure; ce sera l'œuvre d'érudits et d'exégètes. J'en ai assez pour aujourd'hui. Je sors heureux de la bibliothèque et traverse la ville de part en part. Tout en haut, au bout d'une rue monotone, à côté d'un marchand de fleurs mortuaires, derrière des épices et des lauriers, au bord de l'allée centrale sur la gauche, repose ce-

lui qui se reposa si peu et passa sa vie de fatigue en fatigue. Il dort dans un grand caveau de pierres grises entouré d'une grille en fer. Deux ex-votos blancs surmontés d'une croix se dressent au bout du caveau. Sur celui d'Arthur Rimbaud, qui est à droite, il y a un bouquet de fleurs sculpté dans la pierre, sur celui de sa sœur, il y a un ange avec des gestes pieux.

Le conservateur du cimetière gratte la mousse de la pierre tombale et des lettres à moitié effacées se lisent difficilement. Voici les inscriptions que j'y découvre:

Vitalie Rimbaud
17 ans
18 décembre 1875
Priez pour elle

Jean-Arthur Rimbaud
37 ans
10 novembre 1891
Priez pour lui

Ici repose
Jean-Nicolas CUIF
Décédé le 5 juillet 1858
dans sa 61^e année

Ici repose aussi
Madame Rimbaud née Vitalie Cuiif
décédée le 1^{er} août 1907
dans sa 82^e année.

Un croque-mort approche et m'explique qu'il s'agit de Vitalie, la plus jeune sœur du poète de Charleville, puis, en bas, son grand-père maternel et sa mère et, enfin, sur la droite, c'est le poète lui-même à qui des voyageurs apportent parfois des fleurs; je suis malheureux d'être les mains vides devant la tombe de « l'homme aux semelles de vent » qui repose à Charleville avec une seule jambe, car l'autre est restée à Marseille, face à la Méditerranée qu'il aimait tant.

Robert GOFFIN.

LA MISÈRE DES PAUVRES

La grande faillite des mieux doués

par Léo Moulin



A André Malraux, en témoignage de mon admiration.

Vous me direz : il y a les bourses pour les Mieux Doués. La Fondation Universitaire. « Tous ceux qui le méritent finissent par arriver. » On me cite des exemples, qui ne sont que des exceptions. Et cette pensée facile apaise le cœur de ceux que l'injustice pourrait troubler, et qui ferment les yeux devant la réalité, parce qu'elle est triste.

Mais je réponds : il n'est pas vrai que les enfants d'ouvriers puissent étudier comme les autres, même si l'on donne à un petit nombre d'entr'eux la possibilité lumineuse de quelques années de vie meilleure.

Je ne veux pas même savoir pour quelles raisons, obscures ou belles, notre société a pensé, un jour, à donner à de petits gars studieux, l'occasion de sortir d'un monde de misère. Je ne veux pas me demander si elle, la grande Injuste, a été prise d'une sorte de pitié incompréhensible pour les clairs cerveaux d'enfants qu'opprimait la pauvreté — ou si elle a voulu créer une soupape de sûreté, afin de conserver les apparences de « l'égalité du point de départ » — ou bien encore si, pour renouveler ses élites usées et flétries, elle a compris la nécessité d'un réservoir de serviteurs dont la reconnaissance ferait des conformistes.

Je ne veux pas me demander quelles furent les intentions de notre société, en créant le Fonds des Mieux Doués. J'accepte l'hypothèse la plus généreuse : celle d'un désir de large justice, celle de la pitié. Et c'est

précisément à ceux qu'animent ces sentiments, que je puis dire : cela aussi, à l'épreuve, a fait faillite. Je le dis sans rancune, sans colère, sans tristesse, sinon celle d'un grand espoir déçu. Je le dis à tous les hommes de bonne volonté qui pensent avoir fait tout leur devoir.

On a cru, en faisant à chaque petit, l'aumône de quelques centaines de francs, apporter une solution de justice et de paix aux lourds problèmes de notre temps. On a cru pouvoir écarter toute cette immense question sociale qui pesait sur le cœur des hommes. Et ce n'était qu'une réforme, avec tout ce que ce mot peut contenir de lenteur et d'insuffisance, d'injustice latente et de misère cachée. Et aujourd'hui que, d'un trait de plume, la crise a diminué de moitié les bourses d'études, l'erreur se complique d'une éclatante iniquité, puisqu'on sacrifie aux tristes nécessités immédiates, toute une partie de l'élite future.

Il faut savoir ce que peut être la vie d'un enfant, dans les milieux humbles et rudes, où se recrutent les Mieux Doués pour comprendre l'échec de tout le système. Vous ignorez le drame de ces enfants vibrants de lumière et d'espoir, et qui se flétrissent, sans remède, dans la promiscuité des rues ouvrières, des chambres surpeuplées, des occasions de vice trop faciles.

Vous ne savez pas que des gosses doivent aider leur maman, le jeudi et le samedi, à faire « la femme à journée » et qu'il faut bien leur pardonner s'ils n'ont pas fait leurs devoirs aussi bien que les autres. Vous ne savez pas que dans les orphelinats, les enfants soumis à la dure discipline de la nécessité, doivent laver leur chambre et remplacer partout la maman trop tôt disparue.

Pour ceux-là, pour les aînés des familles trop nombreuses; pour ceux dont le père boit ou travaille au loin, dans la mine et ne revient qu'à la quinzaine; pour ceux dont la mère se méconduit; pour ceux dont les parents vivent séparés; pour tous

ceux que la vie met d'abord en contact avec ses laideurs et ses tristesses, quel espoir de se sauver? Et que sont, dans ce gouffre de misère et de honte, les quelques centaines de francs que vous leur offrez? Ceux-là iront rejoindre le groupe des hommes qui vous disent, avec un pâle sourire sur leurs lèvres minces : « J'aurais voulu étudier, moi aussi. Mais on m'a foutu au travail, parce que j'étais le plus vieux. »

Pour ces pauvres vraiment pauvres, l'injustice de la vie reste complète. Le milieu où ils vivent, les absorbe à jamais.

Et quand bien même le tableau ne serait pas aussi noir (et ne l'est-il pas, pourtant, là-bas, dans les Flandres méfiantes ou dans le Borinage désespéré?) en ne mettant pas les choses au pis, comment voulez-vous que cet enfant bien doué pousse dans cette ambiance où le souci du gain journalier écrase les cerveaux?

Où il devra subir les railleries innocentes, sans doute, mais souvent efficaces de ses camarades qui gagnent déjà quelques sous? Comment pourra-t-il comprendre la valeur du savoir désintéressé, lui qui, à peine sorti de l'école, se retrouvera plongé dans un milieu où l'angoisse du lendemain est constante?

Comment pourra-t-il ignorer le dédain facile des hommes parmi lesquels il vit, pour le livre scolaire; pour le livre en général; et comment n'en pas souffrir, n'en pas rougir au point de s'écrier, un jour de doute, meurtri par l'incompréhension de tous ceux qui l'entourent : « Que me vaut ce savoir? Que m'apportent ces efforts sans joie, sinon l'amertume d'une vie sans équilibre? »

Pour ceux-là, aussi, il n'y a guère d'espoir. La rue où ils vivent, la chambre où ils dorment, la classe dont ils sortent, barrent le chemin à leur élévation.

Et il ne reste désormais plus que la minorité infime de ces enfants d'ouvriers dont les parents ont compris — par quelle



miracle de tendresse? par quel respect intuitif de la frêle plante humaine qu'ils ont engendrée? — que c'était leur devoir de classe et leur devoir d'homme, d'aider leur fils à s'élever au-dessus de leur propre misère; de créer pour lui, une oasis de bonheur relatif en échange de dix ans de sacrifice plus lourds encore que ceux que la société d'aujourd'hui exige de ses prolétaires.

N'est-il pas injuste, d'abord, que seule une élite aussi strictement décimée, puisse oublier sa condition de pauvre? Pendant que l'enfant de la bourgeoisie pourra connaître les joies de la douce flânerie et des premiers efforts compris, récompensés (les beaux voyages! les belles vacances! les beaux joutets! toute la sérénité de l'aisance devant la vie! croyez-vous que tout cela ne compte pas pour l'enfant?), celui que le hasard n'a favorisé que d'un cerveau trop puissant pour la classe de parias où il vit, devra montrer assez d'intelligence, assez de volonté, assez de puissance au travail pour que de vieux messieurs honnêtes lui fassent confiance.

Pour lui, aucune excuse aux défaillances; pas de puberté qui dérouté tous les calculs; pas d'éveil tardif, pas d'études bâclées comme tant d'autres en font qui n'acquiescent leur pleine valeur qu'au contact de l'Université ou de la Vie.

Je sais qu'il faut des qualités pour réussir; mais je trouve injuste qu'il en faille tant pour le pauvre.

A douze ans... montrer qu'on aura toujours de la volonté, de l'initiative, de l'enthousiasme... avoir le sens de sa responsabilité, savoir que l'on porte en son

(*) Voir le Rouge et Noir du 21-3-34.

A LONDRES

L'exposition d'art anglais

De l'an 1000 à 1900

La « Royal Academy » expose, depuis le début de cette année, un ensemble d'œuvres d'art anglais, provenant pour la majeure partie de collections privées et s'étendant de l'an 1000 de notre ère jusqu'au XIXe siècle. Malgré le choix quelquefois malheureux, il n'y en a pas moins là une série de très belles choses.

Pendant le haut moyen âge jusqu'au début de la Renaissance, l'Angleterre fut surtout un centre important d'art industriel profondément original : miniatures, meubles en bois sculptés, tapisseries, riches tissus, orfèvreries sont représentés à Burlington House par des pièces de toute première valeur.

Pour la peinture, qui fait l'objet principal de l'exposition, il nous faut attendre le XVIIIe siècle avant de trouver une véritable école anglaise.

Une très belle prédelle du XIVe siècle nous rappelle le style international de l'époque. Au XVIe siècle, la personnalité d'Holbein semble avoir absorbé tout élément original. Les guerres de religion, d'autre part, ont entravé longtemps le développement de l'art national. Au XVIIe siècle encore, les rois et les grands font appel aux artistes étrangers. Toute une salle est formée (à part quelques œuvres du XVIe siècle) du groupe de peintres qui ont entouré ou suivi Van Dyck. Quelques portraits de Sir Peterdely, de Dobson, de Kneller, de Cornelius, gardent un reflet de la composition élégante, de la draperie largement traitée et aussi d'un certain laisser-aller dont font preuve les œuvres anglaises de Van Dyck. Le grand artiste flamand a véritablement créé l'école anglaise : les portraitistes du XVIIIe siècle se souviendront de lui.

Un des premiers peintres de valeur est Hogarth. Petit maître par ses scènes de genre, grand portraitiste parfois (portrait du Capitaine Coram), souvent féroce, atteignant parfois à la grandeur d'un Daumier, comme dans l'esquisse presque monochrome du « Bal masqué ». Dans les œuvres plus fines (la « Marche vers Finchley », « Lord George Graham dans sa cabine »), Hogarth peint d'un pinceau léger, avec une pâte grasse et souple, en suivant les formes, accentuant ainsi le relief et la vie.

Reynolds, fondateur et président de la Royal Academy, y est largement représenté : « Les Dames Waldegrave », « Lavinia », « Comtesse Spencer », « La Duchesse de Devonshire et sa fille » : autant de portraits charmants et élégants, sinon profondément psychologiques. Reynolds, grand voyageur, se souvient du Corrège et du Titien, mais aime surtout Van Dyck, dont il a emprunté certaines harmonies de bruns et de rouges. Loin de lui en faire reproche, nous apprécions ses belles qualités de peintre, développées au contact d'un tel maître. La pâte est brassée d'un pinceau ferme et ramassée en épaisseur dans les clairs, un peu à la manière du grand portraitiste flamand.

Le plus grand de tous est peut-être Gainsborough. Lui aussi est un arrière-petit-fils du portraitiste de Charles Ier. Il aime, comme lui, l'élégante présentation du personnage debout devant un core si loin ! — des beaux pays de révé.

Ouverture invincible des adolescences qui n'ont pas connu les caresses de la vie en ces jours où, confusément, elles en sentaient le besoin nostalgique. Epreuve poignante à l'aube même de la vie.

Et pour aboutir à quel paradis décevant ? A l'existence besogneuse du médecin de province, de l'avocat sans fortune, de Topaze fixé à la pension Mucho ? pour aller rejoindre la foule dépaycée des parvenus de l'intelligence qui monnaient leur cerveau, comme d'autres vendent leurs marchandises, et qui, en échange des mesquines délices de Capoue que leur offre la société d'aujourd'hui, oublient leur passé de misère et leurs origines prolétaires, pour n'être pas ingrats.

On ne remercie jamais sans avilir un peu de soi : et la gratitude envers la société prend vite le ton du plus humble des conformismes. Car la plupart des hommes ont plus de cervelle que de fierté. Et seule, une poignée d'aigris, qui va de Marat à Goebbels, sent naître en son cœur, au souvenir des humiliations passées, une haine inexpiable. Les autres sont trop vite et trop bien dressés pour ne pas renier l'idéal de leur classe, si pas en paroles, du moins dans leur façon d'être et de penser.

Et c'est encore un aspect de la faillite que ce triste reniement involontaire.

Léo MOULIN.

fond de verdure, laissant entrevoir au loin le paysage (« Portrait du Prince de Galles »). Très personnel dans la touche et la couleur, excellent surtout dans ses portraits de femme, Gainsborough débute par une technique figolée, un dessin précis, comme dans le délicieux portrait de « Robert Andrew et sa Femme », de « Heneage Lloyd et sa Sœur » et la jolie « Vue de Dedham ». Il évolue ensuite vers un métier de plus en plus sobre dans ses moyens, riche, libre et audacieux dans sa touche. Le dessin précis disparaît. La palette devient presque monochrome : des bruns ocrés, des blancs teintés de gris, de bleu ou de rose, des gris, des verts sombres et doux. Peinture légère, touche souple et libre, menée d'un pinceau sûr et expressif, coloris très fin, noblesse des attitudes, telles sont les caractéristiques des beaux portraits de sa maturité : « Margaret et Mary Gainsborough », « Hester, Comtesse de Sussex, et sa fille », et l'admirable petite esquisse pour le portrait de Mrs Robinson.

Avec Romney, Raeburn, Sir Thomas Lawrence, Hoppner, la peinture devient plate et facile. On a du talent, de l'équilibre, quelquefois du charme, mais on n'a plus de génie.

A côté des portraitistes, quelques paysagistes sont intéressants. Wilson, particulièrement en honneur, a des paysages italiens peints dans la tradition du Lorrain.

Les paysages de Gainsborough sont, comme ses portraits, d'une technique légère, plein de noblesse ; le coloris est fait d'ocres et de terres, de verts sombres, de gris, plus quelques notes rouges ou bleues.

Quelques tableaux de genre et de scènes de chasse sont amusants et intéressants, au point de vue documentaire surtout : ceux de Morland, de Stubbs, etc.

Old Crome nous amène au seuil du XIXe siècle. Ses paysages témoignent déjà d'une observation réelle de la lumière et de la nature, mais ont un coloris bitumeux assez désagréable.

Et nous voici enfin devant les grands paysagistes du XIXe siècle : Constable, peintre des grands ciels gris tourmentés, de la campagne anglaise aux grands horizons de prairies coupées de bouquets d'arbres et de rivières.

Il est le grand révélateur du paysage « observé » sur nature, avec les effets de

la lumière. Sa pâte, fluide au début, devient épaisse, sèche et rugueuse, construite en tons riches et sourds, presque purs, comme en usera plus tard Monticelli. Un des plus beaux Constable est, sans aucun doute, le « Cheval bondissant ».

Une série de marines de Bonington, ainsi que le « Versailles » du Louvre, sont d'un artiste de génie. Mort très jeune, hélas ! son art n'en a pas moins une sûreté, une audace dignes d'un artiste en pleine maturité. Son interprétation si fine de la lumière et de l'atmosphère seront pour Monet une révélation.

Turner, parti lui aussi d'une technique consciencieuse, après avoir eu la révélation du Lorrain, libère sa touche et enrichit sa palette, donnant aux jeux de la lumière de plus en plus d'importance (« Linlithgow Palace », « La Bouée »). Mais ses paysages sont encore très classiques et traditionnels. Lors de son voyage en Italie, et notamment à Venise, sa palette s'éclaircit complètement, les tons deviennent purs et éblouissants (« La Guidecca », « L'Italie moderne », « Le Retour du Bal »). La fantaisie et l'imagination du peintre sont désormais maîtresses.

Une série d'excellentes aquarelles de Peter de Wint, de Cotman, de Cozens, de Rowlandson (grand caricaturiste), de Cox, nous empêche de passer sous silence ces peintres de valeur.

Un mot doit être dit, hélas ! des « préraphaélites ». Une salle leur est consacrée, et l'on en sort l'œil endolori par les rouges grossières, les verts atroces, les bleus électriques, les violets à l'aniline. Tout cela sous prétexte de retour à la simplicité et au métier pur des primitifs italiens. Rossetti, Millais, Hunt, Brown, artistes de talent peut-être — de mauvais goût, certainement — sont surtout des littérateurs. Burne Jones et Watts, capables de produire de meilleurs œuvres à certains moments, ne sont pas beaucoup mieux représentés ici, si ce n'est par une plus grande discrétion de couleur. Mouvement factice, mais qui ne sera, heureusement, que de courte durée.

Une série de très beaux dessins, pour finir, nous replonge dans la belle tradition qui, seule, a rendu grands un Gainsborough ou un Turner.

Jeanne KERREMANS.

PIERRE THEVENET

Peintre de Paris

Quel art pourrait jamais se passer totalement de la poésie ? L'art a besoin de ce commerce tour à tour sauvage, tendre, impérieux, hypocrite, destructeur, constructeur et toujours latent. Poésie - Peinture ! Deux pôles qui ne cessent de se chercher à travers le climat que créent les couleurs. Si la première est la plus forte, les mots feront le véhicule ; si la seconde l'emporte, surgissent les pinceaux tout ruisselants d'huile. Musique, cinéma, architecture obéissent aux mêmes lois du même jeu. La poésie reste cette éternelle gardienne du patrimoine de la création. Malheureux ceux qui refusent de lui faire signe : ils ne seront jamais que des commis-voyageurs en Art. Certes, le jeu est dangereux, mais là réside seulement la gageure. Parfois d'ailleurs, qui perd gagne. Le paradoxe ne serait-il pas un des premiers attributs de la création ?

Je pensais à tout cela l'autre samedi, en sortant de la galerie de la Toison d'Or, où Pierre Thévenet expose quelque soixante-quinze toiles chantant cette atmosphère si unique de Paris.

Au temps des premières batailles de l'« Art Vivant », l'on a beaucoup critiqué l'anecdote pour elle-même, et l'on eut cent fois raison. Dans son beau livre « Art », Ozenfant écrit : « La nature nous touche quand elle s'approche de l'art, l'art se rabaisse quand il s'en approche trop (imitation servile), ou s'en éloigne trop. Impossible de définir théo-

riquement où se tient la vertu, il faut le sentir. Il n'est pas certain que la question « trop ou trop peu de réalité » ait reçu une solution parfaitement satisfaisante. C'est naturel. Mais on approche peu à peu d'une solution juste ».

Thévenet ne cherche pas le bizarre, la surprise à tout prix. Pour rappeler encore un mot d'Ozenfant, il ne pense jamais à faire des enfants à deux têtes. Si la joie de peindre une chose aimée le tient tout entier, son style comporte assez de noblesse pour ne pas laisser se former les rides d'un âge révolu : nous avons nommé « l'âge de la lavallière ». Il n'est ni faux primitif ni faux moderne : il est Pierre Thévenet totalement avec ses défauts et ses qualités, et c'est bien ainsi qu'il faut l'admettre au sein de Notre-Dame-Sainte-Mère-la-Peinture.

J'aime cette peinture de poète, aux tons d'aquarelles, sans recherches de cuisine, simple, dépouillée, suave. C'est le Paris, des quais, des ponts, des jardins, ce Paris où la réalité et le rêve se résument précisément en un doux mélange d'aquarelle.

L'apport du peintre est celui d'une intelligence sensible et élégante. Thévenet n'a pas voulu inventer, mais cela ne l'empêche pas de rester jeune et attentif toujours à l'émotion qui dépasse l'objet.

« Mens sana »

Edmond VANDERCAMMEN.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 - C.C.P. 1083.92

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

par L. TROTSKY
3 gros volumes pour frs 97.50

Pour n'importe quel livre

FRANÇAIS
ANGLAIS
ALLEMAND

adressez-vous à

COSMOPOLIS

LIBRAIRIE
FRANÇAISE
ET ÉTRANGÈRE

Rue de la
Montagne
72
(près St-Gudule)

T. 12.90.40

BRUXELLES

Une lettre à propos de M. Opsomer

J'ai été interrompu dans mes études sur M. Opsomer par des événements domestiques plus intéressants que ces misérables querelles. Il faut pourtant que j'y mette une conclusion et que je donne à lire cette lettre dont j'ai parlé dans ma dernière méditation. Je la livre à mes lecteurs sans commentaires.

Monsieur,

C'est avec indignation que j'ai lu les articles venimeux et injurieux que vous avez publiés sur M. Opsomer. Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que vous le calomniez odieusement, que vous calomniez le public qui l'admire, et la presse qui célèbre en lui notre plus grand artiste.

Ce que M. Opsomer recueille aujourd'hui, c'est le fruit d'une longue carrière de labeur, de respect bien placé, et de légitime ambition. Je le connais depuis ses débuts dans sa carrière, et je puis lui rendre ce témoignage que jamais il n'a dévié de la ligne raisonnable qu'il a suivie dès ses premières années. A l'institut, où nous suivions les cours ensemble, il n'était pas de ces jeunes gens arrogants et présomptueux qui abondent dans ces établissements, et qui croient se mon-

Un livre sur Marx

Que n'a-t-on point écrit sur la grande figure de Karl Marx ? Nul aujourd'hui n'est plus contesté que ce penseur dont le nom est attaché au plus grand mouvement social et politique du siècle. Le comprendre dans sa personnalité si complexe est un devoir d'autant plus grand. Mais c'est en profondeur que l'on devrait aller et l'on ne saurait se contenter par conséquent de ces travaux de vulgarisation qui trop souvent voient le jour.

C'est un de ces travaux que constitue le livre d'Otto Rühle (1), qui vient de paraître en français, et nous avons le devoir d'en signaler la faiblesse.

Voilà un livre qui n'est certainement pas une vie romancée ! Lourd, long, bourré de citations extraites de toutes les œuvres de Marx, il me rappelle les livres des distributions de prix : ils sont utiles et bienfaits, mais il ne servent régulièrement à rien.

Sur la vie de Karl Marx, il ne projette aucune lumière spéciale, elle fut fort simple et peut se réduire à ceci : découvrir des lois, prophétiser, étudier et rager, du premier au dernier jour, devant sa propre impuissance à dominer les mouvements des hommes en chair et en os.

Pour ce qui est citations des œuvres de Marx, nous sommes gâtés. Rühle est allemand ; il a donc épluché consciencieusement. Et il a obtenu un effet assez étonnant pour un historien : il nous oblige à aller à la source pour pouvoir vraiment saisir le meilleur de la doctrine du Maître (il reste un maître, Marx, quoi qu'en dise le général Goering, et il y a encore beaucoup à apprendre dans l'étude de sa doctrine. Il nous a donné des armes, des matériaux de construction. La mine n'est pas épuisée. Il a réussi à ne pas nous satisfaire. C'est un résultat comme un autre, pourvu que cela soit d'une utilité quelconque.

Mais « dulcis in fundo », après quatre cents pages nous avons un peu de psychologie, et de psychologie matérialiste, s'il y a lieu !

(Une des causes du désarroi actuel est peut-être le manque de préparation à la réalité et l'illusion de la certitude : Rühle en est une preuve.)

Voilà un auteur qui veut, en vingt pages, nous donner un aperçu général de psychologie matérialiste avec exemples à l'appui. Et c'est Marx, l'exemple ! Il faut lire la théorie, mais sachez ceci tout de suite : si j'ai bien compris, Marx avait un « complexe d'infériorité » et cela parce qu'il souffrait de l'intestin, principalement. Grâce à ce complexe, il était toujours furieux, craintif et décidé à être le plus fort. Ce qui lui réussit, je crois.

Depuis la lecture de l'« appréciation » — c'est ainsi que s'appelle modestement cette étude psychologique — nous allons avoir la mode de la constitution et celle de manger continuellement des pickles, comme Marx, pour obtenir un « complexe » identique au sien.

Voyez-vous où cela mène, la psychologie matérialiste et ses applications ? Hitler est certainement plus élémentaire, mais aussi plus sain.

Daniel DESCOURS.

(1) Otto Rühle : « Karl Marx », chez Grasset.

trer supérieurs en raillant leurs professeurs, en méprisant leur enseignement. C'était un élève appliqué, empressé auprès de ses maîtres, toujours prêt, malgré les avanies que cela lui valait de notre part, à leur témoigner le respect qui leur est dû. Je me rappelle, entre cent autres, un trait charmant qui caractérise bien sa nature. Les murs de notre classe, à l'Institut, étaient badigeonnés à la chaux, et le petit Opsomer avait remarqué qu'en remettant son pardessus, accroché à un clou pendant la leçon, le professeur poussait fréquemment des jurons parce que la chaux l'avait souillé. Il eut alors la délicate attention de se munir d'un papier brun et de le fixer au mur, à l'endroit où le pardessus devait pendre. Ce geste lui valut, sans doute, l'amitié et la protection du maître, mais étant donné l'esprit railleur de ses camarades, il révélait un véritable courage. Ce courage de s'incliner devant les autorités et de mettre son génie à leur service, Opsomer l'a eu durant toute sa carrière, et il est consolant de constater que de telles vertus l'on conduit à la situation brillante qu'il occupe aujourd'hui. Voilà, monsieur, ce qu'il faudrait montrer aux jeunes artistes, au lieu de les échauffer par des propos séditieux et de les pousser criminellement, — pour leur malheur, — à narguer un public honorable et des fonctionnaires consciencieux. Enseignez leur plutôt à comprendre raisonnablement leur intérêt.

Pourquoi les artistes ne pourraient-ils pas déployer les qualités d'habileté, d'affabilité envers les clients, et d'opportunité, qui font l'honneur d'un commerçant ou d'un industriel ? Pourquoi se défendent-ils orgueilleusement de se livrer à une publicité honnête et inféligente, puisqu'ils désirent tous vendre le mieux possible leurs tableaux ?

On reproche à M. Opsomer de peindre toujours les mêmes natures mortes avec les mêmes petits pots, et de broser tous ses paysages avec la même vitesse. Mais un artiste ne doit-il pas, plus que tout autre, obéir au formidable courant de la civilisation, et notre civilisation ne se caractérise-t-elle pas avant tout par les irrésistibles progrès de la fabrication en série, fondement de la prospérité industrielle et du bien-être social ?

Remarquez d'ailleurs que M. Opsomer, malgré sa production intense, exécute toutes ses œuvres lui-même, supérieur en cela à son grand confrère et prédécesseur Rubens, qui ne rougissait pas de confier une partie de son travail à des élèves.

Croyez-moi, Monsieur, vous devriez parler de cet homme avec moins de légèreté, et, au lieu de vous scandaliser de ses succès, tâcher de mieux comprendre la haute portée de son œuvre. Vous pourriez aussi comprendre la beauté d'une carrière qui commence si bas et s'achève dans les honneurs et les décorations. Ne voyez-vous donc pas qu'une telle élévation honore toute la confrérie et relève son prestige aux yeux d'une bourgeoisie trop portée à la mépriser ?

Voilà, Monsieur, ce que je crois de mon devoir de répondre à vos méchantes insinuations, et je crois aussi qu'il serait correct de votre part de porter ma lettre à la connaissance de vos lecteurs.

Recevez, etc....

Le signataire nous prie, en P. S., de ne pas publier son nom, afin qu'il ne soit pas soupçonné de briguer une chaire à l'Institut ou de vouloir faire admettre une toile dans un musée.

A. DASNOY.

Ne jetez pas ce journal !

...mais envoyez-le durant quelques semaines à un ami intelligent susceptible de devenir un lecteur régulier.

Vous aurez aidé à la diffusion du ROUGE ET NOIR et des idées libres et indépendantes qu'il défend.

LE THÉÂTRE

Aux GALERIES : « Le Cyclone » ; « L'Arlésienne » ; « Le Misanthrope » — Au PALAIS DES BEAUX-ARTS : « Athalie ».

Le « Cyclone », de Somerset-Maughan, avait été donné sur la scène du théâtre du Parc au début de la saison théâtrale. Cette pièce avait alors pour principale interprète Suzanne Després, intelligente et pure artiste dont le nom est mêlé à tant de tentatives heureuses dans l'évolution du théâtre.

Cette fois, aux Galeries, Alexandre et Robinne jouèrent le « Cyclone », et nous ne dirons pas qu'ils réussirent à effacer le souvenir que nous avait laissé la première représentation de cette pièce à Bruxelles.

Le drame, tiré du roman de Somerset-Maughan, est doublement intéressant, du point de vue social d'abord, et ensuite dans son développement dramatique assez mystérieux. En effet, il remet en question le « cas », fort controversé, du meurtre par pitié. Le premier acte est en quelque sorte un acte d'exposition. Un jeune homme, cloué au fauteuil par suite d'un terrible accident d'avion, vit au milieu des siens avec la certitude d'un avenir désormais immobile, sans issue possible vers l'amour ou la vie. Sa jeune femme s'est laissée aller à la passion qui la poussait vers le frère de son mari. La mère de celui-ci n'ignore pas la faute de sa belle-fille et redoute le scandale qui bientôt devra éclater. Enfin, la nurse de l'infirmier — personnage énigmatique et troublant — dissimule mal l'amour que lui inspire son infortuné malade.

Au début du deuxième acte, nous apprenons que l'infirmier a été trouvé mort dans son lit. Le docteur croit qu'il s'agit d'une mort naturelle. Mais la nurse affirme qu'elle a de sérieuses raisons de croire que son malade a été assassiné. Et par qui ? La recherche du coupable est passionnante comme un roman policier. Tour à tour, chacun des personnages de la pièce recueille les soupçons. Tous, sauf un : la mère. C'est elle pourtant qui a délivré son fils du poids insupportable de la vie. Dans une très belle scène, elle explique son acte qui n'a été guidé que par l'amour et la pitié. Le « Cyclone » est une pièce extrêmement intéressante, dont l'intrigue menée de main de maître, et qui ne cesse d'être humaine.

Nous avons revu l'« Arlésienne », d'Alphonse Daudet, avec un certain plaisir. Tout cela est tellement imprégné des nobles sentiments qui font les belles his-

toires, qu'on ne peut vraiment pas refuser de verser la petite larme aux moments voulus par l'auteur. Comme le devoir est exalté, et le sentiment de l'honneur, et l'amour maternel ! Toutes choses, entendez bien, que nous respectons comme tout le monde, mais qui sont tout de même d'un effet assez facile au théâtre. Alexandre est le vieux berger Balthazar ; Robinne, l'émouvante Rose Mamaï. Et le jeune Charles Gonthier joue Frédéric, l' amoureux inconsolable, avec une fougue et un désespoir dignes d'éloges.

La partition musicale de Georges Bizet, dont certains passages sont très évocateurs de la Provence, était exécutée par l'Orchestre Symphonique de Bruxelles, sous la direction d'Albert Wolff.

Et voici à nouveau Molière, le grand, le génial Molière, celui du « Misanthrope ». Cette pièce reste un des sommets du théâtre depuis trois siècles. La scène par laquelle débute, notamment, le premier acte est une des plus belles que je connaisse. Voici ce qu'écrivait Gustave Lanson à propos du caractère d'Alceste : « Avoir défendu la vérité, la nature, avoir combattu, honni tout ce qui s'en éloignait ou la corrompait, et s'apercevoir que si un homme porte en lui cette vérité et l'offre au monde, la société ne pourra le supporter, le meurtrira, le rejettera ; que la société, en réalité, repose sur un ensemble de mensonges et de conventions qui masquent la nature : la découverte a de quoi mettre un accent irrité dans la parole d'Alceste. »

Que dirait Molière s'il revenait aujourd'hui ?

La Société des Grands Spectacles, tenant à rendre un suprême hommage à Mme Segond-Weber, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, avait inscrit au programme de son avant-dernier gala la fameuse « Athalie », de Jean Racine. Pour ceux qui savent que Mme Segond-Weber a cinq ans de plus que Cécile Sorel, c'est-à-dire soixante-sept ans (et non quatre-vingts, comme l'insinuent certains petits impertinents), il faut convenir que cette tragédienne donnait un bel exemple d'endurance et que les applaudissements qui la saluèrent étaient bien mérités.

Sans doute Racine avait-il prévu qu'il serait servi par de si courageux artistes, puisqu'il n'a fait intervenir Athalie qu'au deuxième et au cinquième acte, ce qui permet à l'interprète de reprendre haleine.

Marcel DEHAYE.

LA MUSIQUE

LES BALLETS JOOSS

Il semblerait que les Ballets Jooss, en possession d'une technique quasi parfaite, puissent difficilement dépasser les limites qu'ils se sont assignées. Jooss est un créateur prodigieusement doué, construisant ses œuvres en se basant sur les théories de la danse de von Laban, ainsi que sur les relations évidentes qui existent entre les mouvements de l'âme et les mouvements du corps. Il se crée une sorte de langage qui équilibre parfaitement les pas essentiels de la danse avec les possibilités de la pantomime. On a revu avec beaucoup de plaisir la *Table Verte*, ce ballet prodigieux, ainsi que la *Grande Ville*, qui sont les deux œuvres les plus significatives de Jooss. Il nous présente cette fois, deux créations : *Les Sept Héros* et le *Fils Prodigue*. La première œuvre est de loin supérieure à la seconde, car dans les *Sept Héros* il existe cette union profonde entre la réalisation et le sujet. Certaines scènes du *Fils Prodigue* manquent de force et l'auteur n'a pas tiré le parti qu'il aurait pu du doublement du personnage de son héros. D'autre part, malgré plusieurs tableaux, très réussis, l'ensemble manque d'unité et d'homogénéité. Les Ballets Jooss restent un des groupements les plus intéressants qu'il soit donné de voir.

COMEDIAN HARMONISTS

Les Comedian Harmonists ont donné à Bruxelles, un concert qui vient confirmer l'extraordinaire succès qu'ils avaient obtenu lors de leur premier récital. Le public se montre toujours friand de ces auditions où des voix souples et nuancées s'ingénient à parer des morceaux, de caractère souvent banal, de tant de détails spirituels ou gracieux, qu'ils en prennent une grâce toute nouvelle.

CONCERTS STRENS

Nous eûmes l'occasion d'entendre, à ce concert, le violoniste Manuel Quiruga qui interpréta le *Concerto pour violon et orchestre* de J.-S. Bach. Si, dans l'*Allegro*, il sembla manquer un peu de sonorité, on l'écoula avec beaucoup de plaisir dans *gnolo pour violon et orchestre* de Lalo. S'adaptait parfaitement à son tempérament et il en donna une belle interprétation.

D'autre part, M. Strens, après avoir dirigé l'ouverture de *Coriolan* et celle de *Rienzi*, conduisit une suite de sa composition

intitulée *Roland*. Rien que la première partie très éclatante semble composée dans un esprit un peu wagnérien, la seconde évoque l'amour de Roland pour sa fiancée en des sons très doux et mélodieux. Cette œuvre méritait le succès qu'elle obtint.

RECITAL JENNY SOLHEID ET NANY PHILIPPART

Mmes Jenny Solheid et Nany Philippart ont donné un récital d'une excellente tenue musicale. Mlle Solheid possède un doigté où la légèreté s'allie à la sensibilité et la musicalité et le public est conquis par une exécution sans mièvrerie et des rythmes agréables.

Mme Nany Philippart interpréta avec ferveur et une voix généreuse, les *Amours d'un poète* de Schumann, ainsi que les amusantes *Histoires naturelles* de Ravel.

RECITAL LOUISE BAUWENS

Mlle Louise Bauwens aborde tous les genres avec la même assurance et fait contraster l'interprétation spirituelle d'une *Barlesca* de Scarlatti, avec la pensée légère d'un *Menuet* et d'une *Gigue* du même auteur. Mlle Bauwens montra les diverses phases de son talent souple dans les œuvres de Ravel, Lisapounof, Chopin, Debussy et Liszt ; il est à retenir qu'une brillante technique pianistique n'exclut pas en elle le sentiment.

RECITAL MARCELLE MEYER

Le public bruxellois a retrouvé avec plaisir Mme Marcelle Meyer. La technique est toujours au service de l'interprète la plus compréhensive et la plus enthousiaste. Mme Marcelle Meyer fut l'une des premières à défendre la jeune musique française. Elle donna en première audition à Bruxelles, la suite pour piano *Automne* de Darius Milhaud, œuvre d'une belle délicatesse de tons.

RECITAL STEFAN ASKENASE

Le jeu de M. Stefan Askenase se caractérise par la netteté et une précision qui n'est pas sans charme. Il a particulièrement bien interprété la 6^e *Sonate* de Scriabine, compositeur complexe, ainsi qu'une œuvre très intéressante de Bela Bartok, d'une originalité certaine et d'un caractère quelque peu étrange.

J. WETERINGS.

Un "grand" récital méconnu

Quelques siècles de chansons parlées

Les professionnels de la déclamation disaient en sortant : « Nous venons de recevoir une leçon et quelle leçon ! » Les amateurs songeaient aux textes autant qu'à la manière : « Quelle admirable sélection, quel maître et quelle vie ! » Ceux qui étaient venus, par faiblesse ou par gentillesse, ayant cédé à une démarche de courtoisie, étaient étonnés par l'intensité de leur plaisir : « Nous ne savions pas que la récitation de vers pouvait nous émouvoir et nous passionner comme une belle pièce de théâtre. »

La diversité de ces louanges, égales par l'enthousiasme, définit l'étonnante richesse humaine du récital de chansons parlées que Mme Madeleine Renaud a donné mercredi dernier, au Palais des Beaux-Arts. Et M. Fernand Rigot qui remplaça au pied levé, M. Alex Salkin, dans les commentaires verbaux du programme, avec une discrétion, une érudition et une opportunité parfaites, nous excusera de consacrer l'ensemble de notre chronique à la personnalité et à l'interprétation de la grande artiste qui, dans tout autre pays que notre Bœtie bien-aimée, aurait une popularité de premier plan.

Quelles que soient ses aspirations premières, qu'il se confie à la révolte romantique ou qu'il obéisse à l'espoir classique, tout artiste attend et désire la réconciliation de l'instinct et de la convention, du tempérament qui bouillonne et s'évade et des disciplines techniques qui mettent de l'ordre dans la durée et dans l'espace. Mme Madeleine Renaud a réussi cette synthèse. Le caprice, la vivacité et la passion d'une sensibilité qui ne se reconnaît que dans l'offrande, sont enveloppés naturellement dans de savants artifices du débit, c'est-à-dire de la parole et de la mimique, de ce que les manuels appellent la diction et l'action.

Avec beaucoup de sagesse, Mme Renaud applique la règle unique, l'équilibre éternel de la récitation. Le corps est la force de soutien, de continuité et de sérénité. A la physiologie, de s'animer ; à la voix, de voler. Rares sont les gestes et impitoyablement mesurés ; guidés et

multipliés par le regard, les traits du visage disent le mouvement intérieur des chansons auquel les accents, les pauses et les modulations de la diction donnent leur dessin le plus net, le plus varié et définitif. Voilà l'enseignement d'Athènes, de Rome et de Paris, voilà Mme Renaud. Bref, une colonne avec des volutes volantes, quelque chose qui se dresse, s'appuyant sur la terre et un infatigable dynamisme tournoyant.

Cette force de vie, comme elle est mystérieuse en sa complexe simplicité ! Et je me demande si les auditeurs se rendent bien compte du « sacrifice », de l'allègre immolation de sentiments que leur fait une récitation lorsqu'en 90 minutes, elle leur présente 27 chansons qui vont de la complainte à la satire, de l'effroi à la romance, de l'adoration à l'impertinence, de la préciosité à la trivialité. Je me permets d'insister. Passer d'un sujet touchant ou angoissant, à l'optimisme ou à la raillerie, c'est naître. Certes. Mais c'est aussi tuer. Mme Renaud se donnant chaque fois totalement à la psychologie de la chanson qui passe, à chaque changement de ton, elle doit vivre un instant cruel et décisif d'évasion et de reniement. La succession des huit chansons de Paul Fort était, à cet égard, une expérience magnifique d'épanouissement, de culbute et de redressement. Cette multiple maîtrise m'empêche de me décider à choisir un genre d'élection chez cette interprète incomparable. Si je me surprends à bénir la douceur voluptueuse, la lenteur souple et pathétique avec laquelle elle exprime le besoin profond de l'amour (*Eloge de la marguerite*, de Froissart, *Chanson*, de Charles d'Orléans ou l'anonyme *Ballade du Roi Renaud*), je me reproche tout de suite cette préférence en me rappelant la dureté splendide et frémissante de l'anonyme *Ecolier de Paris*, l'exquise cocasserie de l'anonyme *Duc de Savoie* ou la caressante ironie d'une troisième anonyme *Marianne allant au moulin*. Mme Renaud-Fregoli. Non point. Mme Renaud, poète, et comme toute poésie, innombrable et unique.

Pierre BOURGEOIS.

LE CINÉMA

Les films qu'on peut voir...

JENNIE GEHRARDT.

Le sujet de « Back Street », sans la douloureuse grandeur de l'œuvre de Fanny Hurst. D'inutiles concessions au goût (?) du public, et un doublage comme d'habitude insupportable.

Mais le charme de Sylvia Sydney, humaine et touchante, rachète beaucoup de choses.

LA DERNIERE COMPAGNIE.

L'un des meilleurs films de la production allemande de ces dernières années, et l'un des bons rôles de Conrad Veidt, impressionnant comme jamais.

Une histoire de jadis, simple et belle comme elles savent l'être. Quelques images étonnantes de Kurt Bernhardt.

CHERCHEUSES D'OR 1934.

La formule de « 42^e Rue », toujours plaisante, grâce à la virtuosité technique des Américains et à une mise en scène éblouissante.

Quelques acteurs de talent (dont Ruby Keeler et Aline Mac Mahon), une musique agréable, et une aimable abondance de belles filles.

JUDEX.

Le parlant ne vaut décidément rien au film d'aventures.

Et on ne relait pas aisément « Fantomas ».

CARREFOUR

5. PLACE MADOU

CONRAD VEIDT

dans un film magistral

La dernière Compagnie

Version originale Textes français

Studio du Palais des Beaux-Arts

Une innovation dans 2 salles

A partir de ce jour : GRANDE SALLE

version originale

PETITE SALLE

version française

Je ne suis pas un ange

DE 2 HEURES A MINUIT

Coliseum Paramount

Un film qui fera sensation !

MARIE BELL

dans

FEDORA

le chef-d'œuvre de Victorien Sardou

au Plaza et au Studio-Select



Symphonie inachevée Un film UFA

Une lettre de Cholokhov au sujet de "Terres défrichées"

L'écrivain soviétique, M. Cholokhov, nous écrit pour protester contre le procédé indélicat employé par les Editions Gallimard qui, ainsi que les E. S. I., ont fait paraître en traduction française, son dernier livre *Terres défrichées*.

« Les Editions Gallimard ont, écrit Cholokhov, de leur propre chef, supprimé les sept derniers chapitres de mon livre... »

« Décirant comment dans l'un des rayons du Caucase du Nord, l'on est arrivé à réaliser la collectivisation complète, j'ai montré aussi tous les obstacles auxquels on s'est heurté pour passer aux nouvelles formes socialistes de l'économie. Après avoir dépeint les hésitations passagères des paysans du Kolkhoz, j'ai montré comment ils se séparaient des organisations contre-révolutionnaires qui existaient dans la région. C'est-à-dire que les Editions Gallimard ont amputé mon récit, en lui donnant la fin qu'elles souhaitaient, acte que je ne puis qualifier que d'extrêmement malhonnête ».

Rappelons, à ce sujet, que la correspondance échangée entre Gallimard et les E. S. I. fut publiée par *Monde*. En voici l'es-

sentiel.

Les Editions Sociales Internationales avaient annoncé dès le mois de mai dernier, la publication de *Terres défrichées* dans leur collection *Horizons*. L'annonce parut également dans la *Bibliographie de France* du 13 octobre. Dans le numéro suivant, les Editions de la N. R. F. annonçaient la parution du livre *Les Défricheurs*.

Protestation des E. S. I. qui se réservaient des droits qui étaient évidents, puis réponse de la N. R. F. qui prétendait que cet ouvrage, comme tous les ouvrages soviétiques, se trouve dans le domaine public. Et comme, d'autre part, les Editions de la N. R. F. avaient publié, les premiers, une collection d'ouvrages soviétiques, elles se donnaient un certain droit de priorité.

A cette lettre, les E. S. I. répondirent qu'en éliminant l'argument spécieux du domaine public, il restait encore la question de la priorité acquise à l'éditeur qui annonça le premier la publication et retint le titre.

Signalons encore que la seule traduction complète et autorisée par M. Cholokhov est celle des E. S. I. *Terres défrichées*.

le ROUGE et le NOIR

Séance du 21 mars

Pour ou contre la Monarchie

Ce débat, venant quelques semaines après des événements qui provoquèrent — même dans les milieux où l'on pouvait s'y attendre le moins — des manifestations de royalisme dont on connaît l'ampleur, ce débat offrait l'occasion de faire le point et de peser exactement les arguments de ceux qui admirent et de ceux qui condamnent le principe monarchique.

Malheureusement, malgré les efforts du président de la TRIBUNE LIBRE, il ne se trouve pas un orateur royaliste, ici, ce soir. M. Marcel Loumaye, que le public du ROUGE ET NOIR estime pour la cranerie et la franchise qu'il apporte à défendre ses idées, et qui était invité pour ce débat, est malheureusement grippé. Les autres partisans royalistes ont décliné pour diverses raisons. Plusieurs, sans doute, pour le même motif que celui invoqué par M. Pierre Nothomb qui écrit : « que le principe de la monarchie ne se discute même plus en Belgique ».

M. Pierre Nothomb est libre de professer semblable sentiment; le public nombreux qui se trouve réuni à la Maison des Huit Heures semble cependant démentir l'avis de M. Pierre Nothomb. Il y a ici quelques centaines de personnes pour qui le principe monarchique n'est point exclu du grand nombre de problèmes qui se trouvent mis en question en cette heure où tous les principes méritent d'être réexaminés et rajustés.

M. Pierre Nothomb a une trop grande propension à imaginer que l'avis de ses petits amis de la Légion Nationale est l'opinion du peuple belge. S'il s'inquiétait, par exemple, des répercussions qu'a eues l'augmentation de la liste civile sur la population laborieuse, il se rendrait compte, immédiatement, que la monarchie n'échappe pas à la critique.

La carence des royalistes aura donc pour résultat qu'un nombreux auditoire n'aura entendu défendre, cette fois, que la thèse républicaine. Après tout, il n'est peut-être pas mauvais que cette thèse, à laquelle de si rares tribunes sont encore ouvertes, ait pu s'exprimer avec toute l'ampleur désirable.

Nous pensons d'ailleurs qu'ils eussent été bien surpris, les éventuels orateurs royalistes, du niveau que ne quittèrent point les trois orateurs qui avaient reconnu que le débat de ce soir a pondu à l'invitation de la Tribune Libre. Tant Ernestan, socialiste libertaire, qu'Emile Marchand, secrétaire général de l'important Syndicat du Bâtiment de Bruxelles, que Nicolas Lazarevitch, militant

syndicaliste, n'abandonnèrent à aucun moment le plan où se discutent les principes pour se livrer à la critique des personnes.

Certes, tout ce qui devait être dit fut exprimé; tous trois condamnèrent la monarchie comme une institution anachronique n'échappant point aux tares inhérentes au régime même; ils dénoncèrent la manœuvre des réactionnaires et des fascistes qui, dans leurs débordements de loyalisme envers la Couronne, ne visent qu'à se servir de la monarchie comme d'un paravent; ils déclarèrent injustifiable, en ces temps de disette, l'augmentation de la liste civile; ils invoquèrent des précédents pour démontrer que dans certaines circonstances poussés par le gouvernement même et le régime qu'il défend, l'ancien roi avait pris certaines libertés avec la Constitution. Tout cela fut dit, avec beaucoup de talent, avec beaucoup de vigueur et de netteté, mais si je songe à la campagne antimonarchiste menée jadis par le parti socialiste contre Léopold II, quand je me souviens de cette campagne qui cherchait ses principaux arguments dans les boudoirs, les alcôves et les offices, force m'est de presque une tenue académique.

De n'avoir jamais abandonné cette mesure, de ne s'être jamais attardée au cas individuel mais au fait social, conférait à l'argumentation des trois orateurs une valeur et une portée qui firent impression. Sans aucun doute, valait-il mieux ainsi. Si des convictions républicaines sont nées ou se sont renforcées au cours de ce débat, elles reposeront sur des principes rationnels moins friables que des attaques touchant à la vie privée d'un monarque. Ce qui, sans doute, n'est point négligeable puisque parmi les questions posées au cours de cette réunion figurait celle-ci : « Un républicain peut-il être royaliste ? ». Ce qui, en Belgique, n'est plus un paradoxe depuis qu'il est avéré que tant de républicains sont les plus fermes soutiens du Trône et que les grenouilles les plus empressées de se donner un roi portent le bonnet phrygien.

Tournoi d'éloquence

Le tournoi d'éloquence estudiantin a eu lieu à Gand le 16 mars. Le jury a proclamé vainqueurs pour la section française M. Philippe Renault, de l'Université de Louvain; pour la section flamande, M. Théo Lefebvre, de l'Université de Gand. Le jury, d'autre part, a adressé ses félicitations les plus chaleureuses à M. Marcel Janssen, de l'Université Libre de Bruxelles.

La terreur en Autriche

Premier bilan

Voici le premier bilan de la répression atroce exercée par la canaille Dollfuss et son partenaire Stahrenberg. C'est le Secours Rouge International qui nous communique ces données qui sont loin d'être complètes.

Après avoir fait tirer l'artillerie sur des habitations ouvrières, après avoir assassiné des femmes et des enfants, les cours martiales achèvent la sinistre besogne du « chrétien » Dollfuss.

Exécutés : Ingénieur Georges Weissel; Karl Munichreiter, Vienne; Emile Swoboda, Vienne; Victor Rauchenberg, St-Poelten; Johann Hoyos, Poelten; Joseph Stanak, Graz; Joseph Ahrer, Steyr; Coloman Wallish, Bruck; Anton Bulgari, Linz; sans compter plus de 1,000 insurgés tués dans les combats.

Condamnés à la détention perpétuelle : Joseph Weibbrauch, Vienne; Johann, Vienne; Rudolph Krbec, Vienne; Franz Gehandner, Linz; Ludwig Schwinhammer, Linz; Hubert Russ, Bruck-sur-Muhr.

Condamnés à 15 ans : Johann Morth, Graz; Franz Hanek, Bruck; Bruno Sokol, Vienne; Joseph Fidra, Vienne; Félix Gsaxner, Loeben; Rudolf Sturm, Vienne; Joseph Kohl, Vienne; Ferdinand Penix, Graz; Ludwig Moser, Graz; Robert Schneider, Vienne.

Condamnés à 20 ans : Emmerich Sailer, Vienne; Jacob Morauf, Vienne; Joseph Dangel, Vienne; Josef Rinder, Vienne; Frédéric Quastler, Vienne; Frédéric Gollner, Graz.

Condamnés à 12 ans : Joseph Hastingger, Vienne; Ludwig Thuma, Vienne; Anton Pribli, Vienne; Alois Kollmann, Vienne; Franz Schoenburger, Vienne; Karl Glueck, Vienne.

Condamnés à 10 ans : Robert Kalab, Vienne; Victor Perner, Bruck; Franz Silly, Bruck; Stiplosek, Graz.

TOTAL : 9 pendaisons, 6 condamnations à perpétuité, 522 ans de prison!

Et cette liste ne comprend pas le résultat des procès des cours martiales de province, qui n'ont pas encore été publiés.

Les Revues

Nouvelle Revue Française (mars). — Une figure, deux visages, par Pierre Abraham (étude sur les correspondances physiques-morales chez quelques hommes célèbres). Textes et chroniques de Drieu de la Rochelle, André Lhote, Marcel Arland.

Cahiers du Sud (février). — Responsabilité de Nietzsche, par Roger Secrétan. Poèmes de L.-G. Gros, Thérèse Aubray. Chroniques de Carlo Soares, Henri Michaux, Joé Bousquet.

Europe. — Des souvenirs de Romain Rolland sur la touchante Malwida von Meyenburg. Quelques nouveaux fragments de l'œuvre capitale de Léon Trotsky : Histoire de la révolution russe; les derniers chapitres du nouveau roman de Philippe Soupault : Les Moribonds. La chronique de J.-R. Bloch consacrée aux événements du 12 février à Paris, et des notes de Jean Guéhenno dénonçant la grande presse parienne au service des industriels et des banquiers.

Les Cahiers Mosans. — Une nouvelle de Daniel Rops, des poèmes de Marcel Thiry, un commentaire de M. Alexis Curvers à propos d'une conférence de M. Etienne Bach, un singulier pacifiste. Des notes sur les livres et les revues parmi lesquelles nous avons eu la surprise de voir commenter avec sympathie la brochure « L'Internationale de Charognards ». Pour la postérité, il est utile de signaler que de toutes les revues et journaux qui paraissent en Belgique, Les Cahiers Mosans sont les premiers à s'être aperçus de la parution de cette brochure.

Perspectives. — Nous avons signalé que les éditeurs Mignolet et Storz comptaient éditer 10 cahiers consacrés aux événements et aux mouvements sociaux de notre temps. La direction de cette entreprise est confiée à Henri Guilbeaux.

Le premier fascicule qui vient de paraître contient des notes, des documents et la relation historique résumée au sujet de la révolution bolchévique. Le caractère objectif et documentaire de ces cahiers leur confère un intérêt de tout premier ordre. Si les brochures suivantes qui traiteront du fascisme, du national-socialisme, de l'expérience Roosevelt, du Plan de Man, etc., conservent cette même objectivité, ces dix brochures acquerront la valeur d'un instrument de travail indispensable.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures. Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 20 fr. s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 28 mars, à 8 h. 30 : Débat public sur ce sujet :

Où en est le féminisme ? A quand l'égalité des sexes ?

La femme est-elle intellectuellement et physiologiquement en état d'infériorité vis-à-vis de l'homme? La limitation de son action civile, politique et sociale se justifie-t-elle? Quels sont les principaux griefs de la femme d'aujourd'hui? Pourquoi les femmes se désintéressent-elles généralement de la politique? Le droit de suffrage serait-il un bien ou un mal? La mission de la mère de famille s'oppose-t-elle à une activité sociale importante? Pourquoi certaines charges et professions sont-elles interdites aux femmes? Par contre la femme est-elle appelée à supplanter l'homme dans divers métiers? La propagande féministe est-elle active et porte-t-elle des fruits? Ou bien la femme renonce-t-elle à faire valoir ses droits à l'égalité? Les femmes ont-elles des devoirs dans une société qui leur refuse les droits les plus essentiels? Une société gérée par des femmes serait-elle meilleure ou pire que la société actuelle?

Orateurs inscrits : MMmes Isabelle BLUME, secrétaire du Comité national des femmes socialistes; DE CRAENE-VAN DUUREN, docteur en Philosophie et Lettres, présidente du Groupement belge de la Porte Ouverte (Pour l'émancipation économique de la Travailleuse); Nelly GILLET, régente; Arlette LEAUTAUD, licenciée en Sciences sociales, Directrice du Journal des Mères; MM. Raymond JACQMOT, avocat à la Cour; N. LAZAREVITCH, syndicaliste.

Mercredi 4 avril : PAS DE SEANCE Vacances de Pâques

Mercredi 11 avril, à 20 h. 30 : Débat public sur ce sujet :

FAUT-IL INTERDIRE LE PORT DES UNIFORMES ?

Les lois proposées au Parlement sont-elles des lois sclérotées? La nation est-elle en péril du fait que les membres des organisations politiques revêtent un uniforme? L'interdiction du port de l'uniforme atteindra-t-elle toutes les organisations politiques? S'insurgeront-elles contre la loi ou vont-elles se soumettre sans résistance?

Les organisations suivantes sont invitées à déléguer des orateurs : J. G. S. (Jeune Garde Socialiste); LIGA (Ligue Internationale Socialiste Anti-Guerre); M. D. O. (Milice de Défense Ouvrière); JEUNESSES COMMUNISTES, et toutes les organisations visées dans le projet de loi.

Pour suivre, des débats sur : La limitation des naissances. Le front unique de gauche est-il réalisable? Faut-il s'enrôler dans un parti? Lequel? Pour ou contre la chasteté? Le rétablissement de la censure.

Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social
Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant
L'Organe des générations montantes
CONTRE...
une presse marchande et vendue...
une politique à la petite semaine...
une littérature de salon et d'académie...
l'abêtissement des masses...
POUR...
une littérature saine et constructive...
une vie nouvelle et équilibrée...
une organisation rationnelle...
la vérité et la justice...
LE ROUGE ET LE NOIR
n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vos amis. Diffusez ce journal.
35 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Le prix Minerva, d'une valeur de 5.000 francs, réservé aux femmes, hommes de lettres, a été décerné, avec les excuses du jury, à Mlle M. Davet pour son livre *La fin du voyage*, au cinquième tour de scrutin.

OOO Les écrivains doivent-ils faire du journalisme? demande *Toute l'Édition* à de nombreuses personnalités littéraires.

Oui, disent MM. Fernand Divoire, Henry Bordeaux, Alain, Henri Ghéon, Joseph de Pesquidoux...

Non, disent MM. Denoël et Steele, Paul Léautaud, Albert Thibaudet...

M. Daniel-Rops voit la vraie solution dans le juste milieu...
Eh! nous aussi! mais ce « juste milieu » est le journalisme indépendant qui, dans le désarroi des esprits, se trouve tantôt à gauche, tantôt à droite.

Quant à M. Emil Ludwigh, pour lui, tout n'est que question d'intérêt. Voici sa réponse : « La seule forme journalistique que l'estime dangereuse pour l'écrivain, c'est l'enquête parce qu'elle n'est pas payée ».

Devons-nous ajouter que cette lettre de l'historien est datée de St-Moritz?

OOO Le n° 4 du *Journal des Poètes* contient quelques articles importants : *Études*

sur le vers moderne (*Statisme et Dynamisme des vers pairs et impairs*) par le professeur Lucien-Paul Thomas, *Grandeurs et servitudes de la poésie populaire*, par Pierre Bourgeois, C.-F. Ramuz, Edmond Gilliard et la jeune poésie romande, par Gilbert Trollet, *Poésie de l'architecture*, enquête par P.-L. Flouquet et réponses de MM. J.-J.-P. Oud, Alberto Sartoris et Le Corbusier; des critiques littéraires, par Edmond Vandercammen, René Meurant; des poèmes de Jules Supervielle, Edmond Gilliard, C.-F. Ramuz, Pierre Bourgeois, Gaston Pulings, P.-L. Flouquet, Léon Chenoy.

OOO Le Corbusier, dans sa réponse à l'enquête de P.-L. Flouquet, dit :
« L'architecture est la résultante d'un état d'esprit. Une mise en ordre : facteurs objectifs, élément subjectif. Si je suis poète, comme vous le pensez justement, c'est que ma vie toute entière est vouée à l'enregistrement des phénomènes poétiques surgissant à ma portée. Je me nourris, je m'alimente. Je suis vigilant, je veille, je suis ouvert, sympathisant, réceptif : le monde dans son impassibilité éclate partout en événements poétiques. Poésie de la machine, de la raison? Bien sûr; mais aussi poésie du soleil, des saisons, et les drames dans les rue et ba-tailles qui se livrent partout entre énergies tendues. Je vois, j'enregistre. »

OOO De *Essais*, revue mensuelle, cette communication : « Étant données les circonstances exceptionnelles qui viennent de bouleverser si doublement notre pays, nous avons considéré qu'il était de notre devoir de nous associer au sentiment unanime de la nation. Nous avons pris la liberté de suspendre le tirage de février afin de rendre un suprême hommage au Roi-Chevalier, qui a consacré sa vie à la grandeur de la Belgique. »

Pourquoi *Essais*, revue mensuelle, ne suspendrait-elle pas son tirage de mars, et celui des mois suivants? Ce serait le suprême hom-

mage qu'elle pourrait rendre aux lettres françaises...et mêmes bruxelloises.

OOO Le dernier mot écrit par le roi, Albert : « Ames... »
Le dernier mot écrit par M. Joseph-Louis Dupont : « Vivre... »
Le dernier mot écrit par M. Emile Teauré : « gravures... »
C. Q. F. D.

OOO Dans les *Beaux-Arts*, Ernst Moerman parle de Madeleine Renaud et de ses Renaudins.
« Mme Madeleine Renaud — écrit-il — a découvert pour nous une forme nouvelle de grandeur immobile, de symphonie pathétique, celle d'êtres humains appelés par elle à la tâche majeure de nous donner, de la poésie, la possession la plus généreuse, le message le plus pur. Elle a groupé et tiédi sous son aile un chœur de voix humaines, un concours idéal de jeunes êtres épris de poésie, de jeunes gens et de jeunes filles, après dans l'effort, têtus, obstinés, sensibles à la magie du rythme, dévoués jusqu'au sacrifice, allumés jusqu'au don total de leur âme. A eux sont épargnés les séductions dangereuses de la mise en scène, la tentation de briller seuls. »

OOO Témoignages de notre Temps continuent à toucher juste.
Après les *Images secrètes de la Guerre*, tant françaises qu'allemandes, ce furent *Les Juifs*, puis *Traite des Blanchés et Prostitution*. Voici : *Un siècle de scandales* : 200 photographies et documents édifiants sur toutes les belles escroqueries passées et présentes, et même, un dernier chapitre, sur deux pages, *Nos réserves!* qui énumère une bonne vingtaine d'affaires en cours.

OOO Après avoir touché 70.000 francs de Stavisky, M. Joseph Kessel vient de monnayer ses souvenirs, dans un livre qui vient de paraître.
La littérature ne nourrit-elle pas son hom-

Spa
Pour les crises moyennes et légères du foie, l'Eau de la Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est toute indiquée.

TUNGSRAM
A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, NL.